



JOSÉ NATIVIDAD IC XEC

LA FEMME SANS TÊTE ET AUTRES HISTOIRES MAYAS

ÉDITION DE
NICOLE GENAILLE

ÉDITIONS
RUE
D'ULM

VERSIONS
FRANÇAISES

*La Femme sans tête
et autres histoires mayas*

COLLECTION VERSIONS FRANÇAISES

José Natividad Ic Xec

*La Femme sans tête
et autres histoires mayas*

Traduction de l'espagnol,
annotation et postface
de Nicole Genaille

ÉDITIONS **NSRUED'ULM**

Illustration de couverture :
Tajchanahk, roi de Cancuen,
trônant dans une caverne aquatique avec deux courtisans
(795 apr. J.-C.).

© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2013
45, rue d'Ulm - 75230 Paris cedex 05
<http://www.pressens.fr>
ISBN 978-2-7288-0500-6
ISSN 1627-4040



*À chaque enfant
qui grandit dans les recoins secrets de la Terre du Mayab
et balbutie ses premiers mots en maya,
car il est l'avenir d'une grande culture,
qui résiste et qui a toujours résisté.
Aux aïeux et narrateurs
qui leur lèguent en partage leur bien le plus précieux,
la mémoire et l'héritage de leurs ancêtres.
À ma mère qui s'est toujours refusé à me parler en espagnol.
À mon père qui m'a parlé et m'a guidé dans les deux langues.*

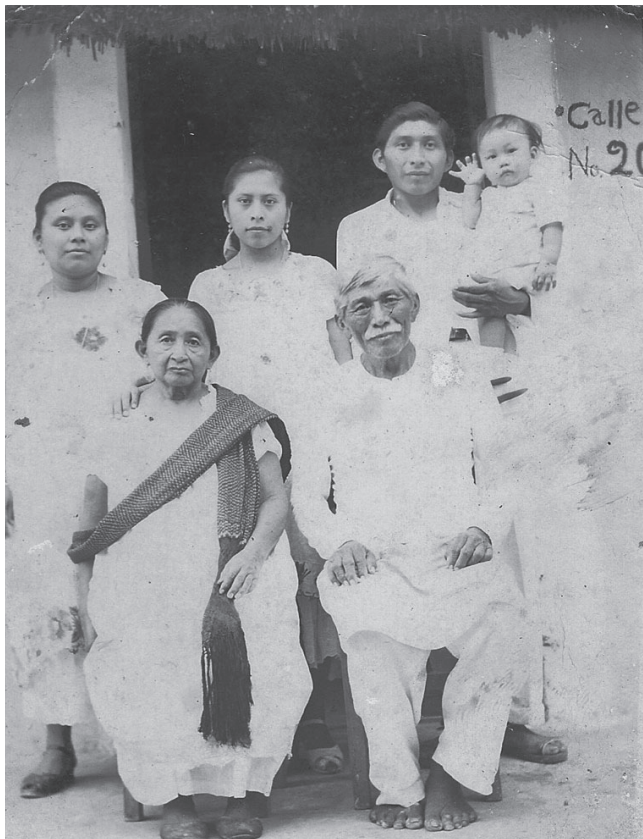


Fig. 1. La famille de l'auteur du côté de son père, vers 1952.
Au premier plan, les grands-parents, Tiburcia et Carmen.
Au second plan, à droite, le père de l'auteur, Luis ;
à l'extrême-gauche, sa mère Donata.

Prologue

Le petit volume que tu tiens entre tes mains, cher lecteur, est un recueil de nouvelles qui ont été publiées pour la première fois dans le *Diario de Yucatán* [Journal du Yucatán], où j'ai exercé comme rédacteur pendant seize ans.

Les textes, à l'exception d'une poignée d'entre eux, ont été publiés dans ce périodique sous le titre de « Légendes et traditions mayas ». Les autres, qui m'ont semblé dignes de faire partie de la sélection, sont des rescapés d'*Elchilambalam.com*, le site Internet qui donne voix et visage à un projet éditorial que je dirige aujourd'hui.

I

J'ai commencé à écrire ces histoires sur des thèmes mayas pour m'épancher, plutôt que dans le but exprès de les publier ; le hasard heureux qui m'a valu d'être dans le milieu de la presse a facilité le reste et elles ont ainsi vu le jour une à une.

J'ai eu la chance de grandir dans un gros bourg du sud du Yucatán, de parents parlant maya, et la double chance que ma grand-mère paternelle ait décidé de vivre avec nous. C'était une conteuse, et elle a eu une profonde influence sur nous, ses petits-enfants. Je revois le rituel de toutes ces nuits où maman allait à la sandwicherie de mon grand-père et travaillait jusqu'à l'aube : dans les bras de nos hamacs, nous faisions cercle autour de la grand-mère Tiburcia qui se mettait à parler et nous transportait dans d'étranges terres de sorcières, des atmosphères maléfiques, des bois arrosés de sang. Elle nous parlait toujours en maya.

Ma grand-mère Tiburcia Noh avait eu une enfance très difficile, lors de l'époque troublée des dernières années de la guerre des Castes¹. On l'avait mariée à douze ans à un homme qui aurait pu au mieux être son père, ses parents n'ayant plus les moyens de se charger d'elle. Elle fut emmenée de Tixcacaltuyub, aujourd'hui dans l'arrondissement de Yaxcabá, à Tixhualatún où ils s'établirent ; devenue veuve, elle épousa don Carmen Ic, un musicien originaire de Teabo qui jouait de la trompette et allait être le père de mon père.

De la bouche de grand-mère Tiburcia, nous avons entendu les histoires les plus insolites d'apparitions, de sorciers, de maléfices, de vents mauvais. De sa bouche aussi nous avons, mes frères et moi, entendu pour la première fois les noms des villages du Yucatán que je visite aujourd'hui avec extase, espérant qu'apparaisse quelque part un signe de ces temps anciens.

II

Les histoires contenues dans ce volume sont donc personnelles : elles ont un rapport très étroit avec ma vie. Dans plusieurs d'entre elles j'écris à la première personne parce que j'y suis impliqué directement. D'autres m'ont été confiées par des amis ici ou là, et je les sens elles aussi comme personnelles parce qu'ils me les ont racontées dans un cadre d'intimité, de gravité, malgré leur intention tacite qu'elles soient divulguées.

Chaque « légende » est une bribe de celui qui la conte. Chaque histoire prend son sens dans l'expérience vécue d'un village. Le temps et l'espace d'une légende maya ne sont pas les mêmes que ceux de l'Histoire. Les contradictions n'enlèvent pas de sens à ce que crée un village.

Bien que mon enfance ait été nourrie de toutes sortes d'histoires mayas, jamais il ne m'est venu à l'esprit de me consacrer à écrire sur

ces thèmes, comme beaucoup d'autres se trouvent le faire aujourd'hui. Mieux, pendant des années mon « âme maya » était endormie ; à un moment elle a commencé à s'éveiller sans que j'en eusse conscience, et un beau jour elle a sauté par surprise du hamac de l'oubli.

Après les études secondaires que j'ai suivies à Peto, ma ville natale, je suis venu à Mérida pour entrer au Séminaire conciliaire du Yucatán. C'est là que j'ai commencé mes études supérieures, deux ans de philosophie et un an de théologie. Durant ce temps, même si je n'ai pas atteint la sainteté à cause de ma nature rebelle, j'ai gagné en échange une culture grâce à laquelle je me suis découvert, que j'ai pu apprécier, qui m'a servi à m'exprimer.

Longtemps, ébloui par tant de savoir mis à ma disposition (il y a une bibliothèque énorme), je me suis nourri de philosophie et de littérature occidentales, ce qui m'empêchait de voir la richesse culturelle dont j'avais moi-même hérité, à commencer par ma langue.

Le séminaire abandonné, j'ai choisi d'entrer à la Faculté d'éducation de l'Université autonome du Yucatán, et quatre ans plus tard, le mois même où j'obtenais mon diplôme, je suis entré au *Diario de Yucatán*, où je suis resté des années.

III

L'histoire émouvante d'une fillette qui bavardait avec sa camarade dans la cour de l'école de ma fille me poussa à commencer à écrire sur un ton personnel. Le récit bref d'une enfant qui va de la ville à la plage afin de chercher sa mère fut ma première publication de ce type dans le *Diario*. Peu après émergèrent les histoires de la grand-mère, et je me mis à les conter une à une. L'acte même de me souvenir ressuscita la mémoire, les émotions et les expériences de l'enfance. Nous sommes en grande partie ce que nous avons été dans notre enfance : en racontant ces histoires, j'ai retrouvé une part de moi que j'avais perdue, et je l'ai intégrée avec jubilation à l'homme que j'étais devenu.



Fig. 2. L'auteur devant la petite église de Tixhualatún, village natal de son père.

Ce processus de récupération de la mémoire (et de l'enfance) survit en moi et se réveille vivement chaque fois que je parle avec un aïeul dans un village maya au cœur oublié du Yucatán : parler avec un aïeul maya, c'est être en contact avec un puits de savoir, un aïeul est une machine à remonter le temps qui conduit aux profondeurs du passé.

Il y a encore au Yucatán de clairs ruisseaux de culture maya, auxquels on accède seulement en allant visiter ses authentiques dépositaires, en allant vivre avec eux et non en les interrogeant. Le compilateur arrive et dit : « Raconte-moi ! » Le voyageur maya arrive en se promenant (*xíimbal*) et ouvre son cœur à ses hôtes, il se montre tel qu'il est, comme un fils du Mayab³. La relation est établie quand ils échangent les premiers mots dans leur propre langue.

Mes histoires personnelles furent suivies de celles que m'ont rapportées des camarades et amis, qui me les ont dites pour que je les transmette à mon tour. Ainsi s'est éveillée mon envie d'aller écouter et enregistrer les récits qui contribuent enfin à former ce volume. J'ai préservé l'esprit et le ton des narrations : tout au plus leur ai-je prêté mes mots, ce qui a été un honneur.

IV

Il est très significatif à mes yeux que ces textes sur des légendes mayas paraissent cette année, où l'on considère que s'achève une « ère » maya (le 13^e baktún) et commence une autre période de 13 baktúns⁴. Que la lecture de ces histoires nous rappelle que nous autres, les Mayas, nous existons encore, et que nous avons encore une voix, même si parfois nous ne crions pas pour nous faire entendre. Que leur publication serve à susciter chez le lecteur l'envie de mieux connaître cette terre magique, et que son amour pour elle le porte à mieux comprendre et à mieux apprécier un peuple qui est l'héritier d'une richesse spirituelle ancestrale.

Un aïeul à la maison est une richesse inestimable. Les familles devraient converser davantage avec les anciens car ils gardent des trésors dans leur mémoire, et ils les partageraient volontiers si on leur en donnait l'opportunité. Quand dans les villages de l'intérieur de l'État je vois s'éloigner un aïeul courbé sous le poids d'une charge de bois, je pense inévitablement à la disparition de ce trésor qui s'éteint avec eux quand ils meurent, et à la mémoire des jeunes générations d'où la magie et l'enchantement ont disparu.

Les histoires qui suivent étaient parues sans ordre spécifique, sinon celui que dictent la mémoire spontanée et l'émotion. Ici, je les ai groupées en séquences de sujets plus ou moins similaires, mais il faut les lire comme des textes indépendants, puisque l'unique fil conducteur est qu'ils traitent de thèmes mayas.



Fig. 3. Femmes mayas célébrant le début du nouveau baktún à Yaxunah, le 22 décembre 2012.



Fig. 4. Un homme chargé de bois à Tixcaltuyub, village natal de la grand-mère de l'auteur.

J'avais depuis un certain temps l'envie de les publier en volume, mais eu égard au coût de l'entreprise, cette idée était restée à l'état d'intention. Au cours d'une conversation avec Jesús Lizama, chercheur au CIESAS⁵, j'en suis venu à lui parler de mes textes et il m'a proposé de les éditer, offre que j'ai acceptée avec une certaine hésitation, ne pouvant y croire. Les voici finalement, accompagnés de ma profonde gratitude pour lui-même et pour l'institution qui lui a donné son accord.



Fig. 5. L'oratoire en ruines de Sotuta :
l'espace derrière l'église était naguère occupé par la maison de deux sorcières célèbres,
des sœurs qui avaient appris cet office de leurs parents.

La femme sans tête

Alors la tête de la sorcière (*wáay*), détachée du tronc, sortait de la maison cahin-caha et s'en allait par les rues au milieu de la nuit. Elle se promenait dans le village parmi les hurlements plaintifs des chiens et les pas rapides des passants surpris hors de chez eux à cette heure néfaste.

La nuit fuyait vers le jour, mais la grand-mère insomniaque égrenait son récit au milieu d'un auditoire d'enfants bouche bée. Je revois clairement ses cheveux blancs, son visage grave pendant qu'elle parlait et ses jambes maigres avec lesquelles elle se balançait légèrement dans le hamac, les pieds à terre.

Le mari ne savait pas que sa femme était une sorcière, expliquait la grand-mère. Toutes les nuits elle se levait en silence, prononçait certaines paroles mystérieuses tout en remuant les mains au-dessus du visage de son mari pour qu'il s'endorme plus profondément.

L'époux endormi, elle s'en allait dans un coin de la maison où elle s'installait, et là se produisait l'impossible : sa tête se détachait du corps et tombait sur le sol. Cahin-caha, la tête allait à la porte, qu'elle ouvrait je ne sais comment, et sortait dans la rue pour sa promenade nocturne.

Jouait-elle de méchants tours aux gens ? Quoi qu'il en fût, le seul fait qu'une tête humaine se promenât toute seule dans la nuit quand le village dormait était déjà terrifiant. Connaissez-vous le hurlement plaintif des chiens ? D'abord des aboiements ; puis des jappements mêlés de hurlements ; puis rien que des hurlements, comme si l'on était en train de leur jeter des pierres. Le chien le plus intrépide finit par gratter désespérément à la porte pour rentrer. Quand ils entendaient

cela, les anciens avaient l'habitude de dire à voix basse : *Je'e'ku taal le wáayo'* (« voici que vient le *wáay* »). Si d'aventure un enfant est éveillé à ce moment-là, les parents lui imposent silence immédiatement. Et parfois on entend clairement le pas tonitruant (*ku taal u kilin*) de la chose.

Face à de tels événements, on pouvait s'attendre à ce que les gens du village, terrorisés, s'organisent, commencent à en chercher la source, et finissent par identifier la maison d'où sortait la tête.

Un jour, un homme délégué par les familles parla au mari de la sorcière : « Il se passe chez toi quelque chose d'étrange. Je ne te dirai pas de quoi il s'agit parce que tu ne me croirais pas. Mais pour que tu le voies de tes propres yeux, couche-toi cette nuit comme d'habitude et fais semblant de dormir. Pour éviter que le sommeil ne te gagne, mets-toi un peu de poivre dans les yeux. »

Ainsi fut fait, et le pauvre mari vérifia que jamais on ne connaît assez sa femme. « Tu feras ce que l'on va te dire », lui expliquèrent-ils le jour suivant. « Cette nuit, quand elle sortira, tu mettras une poignée de sel sur son cou, à l'attache de la tête. On ne peut rien faire avant cela. »

Quand la tête sortit pour sa promenade nocturne, l'époux inconsolable se leva et enduisit de sel l'endroit d'où le crâne s'était détaché, puis il s'assit pour attendre. Quand aux aurores son épouse revint, et qu'elle alla se mettre en place pour « revivre », elle découvrit qu'elle ne pouvait plus s'emboîter sur son corps.

Elle essaya encore et encore, mais ne réussit pas à se remettre en place. Alors elle commença à pleurer, et à demander à son mari ce qu'il lui avait fait, à le supplier de l'aider, mais elle n'obtint aucune réponse.

Elle lui dit qu'elle l'aimait, qu'elle ne lui avait jamais fait de mal, qu'il eût pitié d'elle, mais ne reçut pas plus de réponse. Désolée, elle

sortit de la maison et se mit à errer, et peut-être se voyant perdue, elle se jeta dans un puits d'où elle ne sortit plus jamais.

Le corps fut enseveli et l'époux quitta le village pour toujours.

Des années plus tard, j'ai entendu dans un village de l'est de l'État une histoire quasi identique, mais dans ce cas il s'agissait d'un homme et non d'une femme. L'homme sans tête ? demanda moqueur un ami maniéré, et il se lança avec le sympathique et le parasymphatique dans un discours sur le système nerveux, qui démontrait l'impossibilité pour un homme de survivre sans tête.

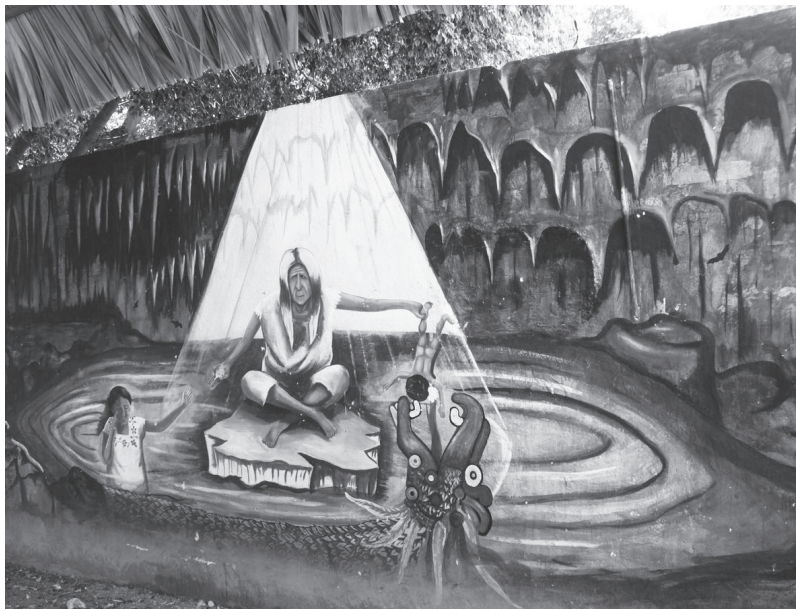


Fig. 6. Peinture murale représentant la mystérieuse vieille qui vit au fond du *cenote*, et vend de l'eau en échange d'un nouveau-né qu'elle donne à manger à sa vipère.

La mystérieuse vieille du Mayab

Il y a bien longtemps, la grand-mère Tiburcia m'a raconté l'histoire d'une femme étrange qui parcourait les chemins du Mayab en faisant des prédictions, pour certaines très sinistres.

Des années plus tard, j'ai retrouvé le portrait de cette vieille femme dans *La Tierra del faisán y del venado* de Mediz Bolio⁶. Et peu après, cette même femme a encore captivé mon imagination, sous la forme d'une vieille mi-sorcière mi-sage, dans le récit d'un ami de longue date.

Francisco Uicab m'a en effet confié : « Ma femme est née à Tiholop (une commune à l'est de l'État). Elle m'a raconté que lorsqu'elle avait deux ans, elle a souffert de convulsions. Sa mère chercha à la soigner en faisant appel à des herboristes, des médecins et des *jmeen*⁷, mais personne ne pouvait l'aider. »

Un jour sa mère rencontra en chemin une vieille qui l'arrêta pour lui parler : « Si tu veux, je peux guérir ta fille. » Elle aura hésité, peut-être n'a-t-elle même pas pu répondre.

La vieille a enchaîné : « Si tu veux que ta fille guérisse, tu n'as qu'à suivre ce conseil : ce soir, au moment d'aller dormir, place une table propre au centre de la maison. Mets-y un verre d'eau, une lame de rasoir neuve et un morceau de coton.

« Et quand il fera nuit, couche-toi avec ta fille à côté de toi, comme d'habitude, et comporte-toi normalement, comme si de rien n'était. » Ainsi fit la mère, attendant pleine d'espoir un miracle accompli par une inconnue.

À minuit, elle ouvrit soudain les yeux et vit que sa fille n'était pas à côté d'elle. Elle la découvrit sur la table, paisiblement endormie,

la brassière défaite. Elle alla auprès d'elle et l'examina. Elle était indemne, à l'exception de la petite cicatrice d'une incision à la poitrine et d'une tache de sang sur le coton.

Les jours suivants la petite poursuivit sa vie normale. La cicatrice s'estompa avec le temps, mais le plus important est qu'elle ne souffrit jamais plus de crise convulsive.

Mon collègue m'a fait ce récit pour illustrer l'affirmation selon laquelle il se produit dans le Mayab toutes sortes de choses dont beaucoup sont incroyables, sans être fausses pour autant.

Qui est cette mystérieuse guérisseuse qui parcourt les chemins du Mayab ? Dans ma lointaine enfance la grand-mère Tiburcia m'a rapporté l'histoire d'une femme qui vendait de l'eau dans unealebasse à un prix exorbitant. Une histoire incroyable si l'on tient compte du fait que l'eau est ce qui devait manquer le moins dans le Mayab.

Cependant la femme parcourait les chemins et les sentiers sans cesser d'annoncer à grands cris le précieux liquide qu'elle offrait dans une coque de cocoyol⁸.

« Quand cela se répète, il faut se préparer, parce que la vieille présage une sécheresse extrême et que les gens vont s'entretuer pour une gorgée d'eau », disait la grand-mère à notre groupe d'enfants, et nous imaginions la mystérieuse sorcière frappant à la porte de notre maison à l'odeur de feuillage frais.

Bien des années plus tard, j'ai trouvé dans le petit ouvrage de Mediz Bolio une histoire quasi identique : l'écrivain parle d'une femme de Nohpat⁹ qui en échange d'un peu d'eau exige en paiement un enfant nouveau-né¹⁰.

Ma grand-mère parlait-elle de la même femme que Mediz Bolio ? Est-ce la même qui a abordé à Tiholop une mère en détresse ? C'est quand elle était toute petite que grand-mère Tiburcia avait entendu cette histoire, racontée par les grandes personnes. Si je dis « les grandes

personnes », c'est qu'elle a été abandonnée quand elle ne parlait pas encore. Adoptée, elle a été mariée à douze ans à un homme âgé qui n'était pas mon grand-père Carmen. À un moment de la guerre des Castes, elle a vécu longtemps dans les bois, en buvant la rosée sur les feuilles et en se nourrissant de plantes et de racines.

La première édition de *La Tierra del faisán y del venado* n'a-t-elle pas paru bien plus tard, en décembre 1974 ? Je considère ces événements et m'imagine cette femme étrange qui annonce des catastrophes et réalise des guérisons impossibles.

Je pense aussi à un avenir où l'eau manquera (non du fait de l'avidité de la nature) et où la vieille reparaitra avec son offrande d'eau non pas dans une bouteille en plastique, mais dans une coque de cocoyol.

La femme marquée par la mort

Gaspar a survécu au mauvais œil, à un mal qui devait être foudroyant. « Il est déjà comme un cadavre », murmurait ma mère, qui soignait son petit-fils et essayait avec ma belle-sœur tous les remèdes possibles.

Tout était arrivé en quelques jours. Subitement, l'enfant ne voulut plus prendre le sein, puis vinrent les fièvres, les vomissements et les diarrhées, et il cessa d'accepter les liquides. Les médicaments allaient et venaient. Ils échouèrent tous. Le corps flasque, les yeux fermés et caves du bébé : tout était perdu.

Un *jmeen* déclara son impuissance : « On a jeté le mauvais œil à cet enfant, mais pas un mauvais œil banal. La personne qui a jeté ce sort possède un pouvoir extraordinaire. Je ne peux pas le soigner, mais elle, elle le peut. Cherchez-la et demandez-lui de souffler et de cracher la rue¹¹. »

Chercher une personne que nous ne connaissons pas ? Tout le monde essaya de se souvenir. Par où était passé l'enfant quelques jours avant de tomber malade ? Quels chaleureux amis étaient venus en visite à la maison sans souffler neuf fois ? Qui avait traversé la chaussée quand il était visible ? Ce fut un rude exercice pour les adultes de la famille.

Mais l'effort valut la peine, car quelqu'un finit par identifier la femme. C'était une étrangère à la ville, qui venait sporadiquement à Peto pour travailler dans une maison close. Elle s'y rendait en enfilant toute la rue 32, en traversant un terrain vague qui est aujourd'hui un terrain de football et en s'enfonçant dans un chemin rocailleux.

Ma belle-sœur l'aborda dans la rue un jour à midi comme elle arrivait, et lui demanda si elle lui ferait la faveur de « cracher la rue »

sur l'enfant qui agonisait. La femme la regarda avec étonnement et aussitôt éclata de rire : « Et pourtant, ce morveux, je ne l'ai même pas vraiment regardé ! » s'exclama-t-elle comme s'il s'agissait d'une plaisanterie.

Et elle raconta à ma belle-sœur : « Madame, Dieu merci, je l'ai vu à peine du coin de l'œil. Je dois vous dire que lorsque je regarde les enfants, je les tue. Je n'en suis pas fière, mais c'est comme ça, et je ne le fais pas exprès : on m'a simplement ainsi faite. On peut dire que je suis "vaccinée", et je le suis depuis que je suis toute jeune. » Et elle rapporta un épisode de son enfance : « Quand j'étais petite, ma mère m'a prise un jour par la main et m'a conduite au poulailler. Là, elle recueillit avec le doigt de la fiente de dinde fraîche et prononça des paroles que je ne me rappelle pas tout en faisant un signe de croix sur mon front. Depuis lors je suis ainsi. Je marche sans regarder les gens parce que je sais que mon regard peut tuer les enfants. »

Elle accepta de traiter par la rue l'enfant qui, fait incroyable, chercha le sein maternel quelques heures plus tard : cela marqua le début d'une guérison vertigineuse qui laissait sans voix le meilleur des médecins, puisque l'enfant était déjà « à moitié mort ».

Cracher la rue sur quelqu'un est un procédé réellement répugnant, mais les gens des villages ne le voient pas ainsi, surtout dans des cas pareils. Le procédé est le suivant : les parents de l'enfant doivent tenir à la main une branche de rue pour la donner à la personne qui l'administrera. Celle-là la mastique posément jusqu'à ce que l'herbe soit réduite à presque rien. Enfin elle respire en gonflant les joues et en crache le jus à la tête de l'enfant.

Cette administration de rue peut se faire une fois par jour durant trois jours, ou neuf fois, suivant le conseil des anciens ou du *jmeen*. Et les enfants guérissent. La rue sèche sur la tête de l'enfant et petit à petit tombe d'elle-même en miettes.

Le mauvais œil est chose terrible pour les petits, surtout pour les nourrissons. Pour le prévenir, les adultes évitent que les enfants soient exposés à la vue des gens qui arrivent sous un soleil intense. S'il s'agit d'une visite, celui qui vient d'arriver souffle neuf fois à la figure du bébé pour qu'il ne tombe pas malade. Mais si cela se produit quand même, on fait appel à la rue.

Dans les agglomérations rurales, midi est l'heure la plus redoutable pour les enfants. Quand sonnent les cloches de l'église, les petits, où qu'ils soient, courent se rassembler à la cuisine, où avec leur mère ils récitent un Pater et un Ave, et disent bonjour aux grandes personnes.

Midi est une heure dangereuse parce que c'est le moment où se lèvent les vents mauvais, l'heure à laquelle le paysan rentre du champ après s'être imprégné d'énergies inconnues durant son séjour dans les bois.

Je n'ai jamais connu en personne la dame de cette histoire, et maintenant que j'y pense, il ne me plairait pas de la connaître. Mais son image de femme diabolique est fascinante et occupera toujours une place dans ma mémoire. Que lui arrivera-t-il aujourd'hui si elle vit encore ?



Fig. 7. Calkini, dans l'État de Campeche,
où s'est passée l'histoire de Porfiria.

Porfiria marche sur les eaux

Juan de Dios Colli avait dû aller à Calkini, dans l'État de Campeche, pour ensevelir son père dans sa terre natale : il y trouva, grâce à ses proches, la clef d'une histoire que son géniteur lui contait fréquemment.

« Papa m'avait toujours parlé d'une de ses sœurs, Porfiria, qui était morte en tombant dans un puits. La tante souffrait d'épilepsie, et une crise la frappa alors qu'elle était sur la margelle, si bien qu'elle

tomba dans le puits sans que ni lui ni ses camarades pussent rien faire pour elle.

« Quand les enfants réagirent et coururent demander de l'aide aux adultes, il était déjà trop tard pour Porfiria : elle s'était noyée. Cependant quelque chose ne collait pas dans cette histoire.

« Papa rêvassait parfois, et il ne savait pas s'il parlait de la réalité ou s'il inventait, ce qui pour ses auditeurs diminuait son crédit. Je doutais même de l'existence de la tante », disait Juan de Dios.

Mais quand il dut revenir au pays natal du défunt, après les funérailles, un de ses oncles lui donna les détails de l'histoire, la rendant plus incroyable si l'on veut, mais non impossible pour autant.

« Porfiria a bien existé et est effectivement morte d'une crise d'épilepsie, mais pas au moment où elle est tombée dans le puits comme le raconte ton père », lui dit l'oncle, et il rapporta que lorsque la petite fille se mit à avoir des convulsions et fut précipitée au fond, les enfants qui jouaient alentour avaient couru chercher du secours sitôt remis du choc que leur avait donné le spectacle.

« Quand nous sommes revenus avec de l'aide, raconte l'oncle, Porfiria marchait sur les eaux.

« Les adultes nous dirent qu'elle en était sortie indemne parce que les "Seigneurs du puits" l'avaient reçue dans leurs bras tout en bas et l'avaient déposée à la surface, lui donnant la capacité de marcher sur l'eau en attendant les secours. Et il en fut ainsi. »

Des événements merveilleux se produisent sur les terres du Mayab ; beaucoup d'entre eux sont préservés dans la mémoire des anciens et attendent de se manifester à qui veut bien les écouter et se laisser émerveiller.

Comment enlever une verrue

Assise à table, doña Martha Cetina, infatigable travailleuse, raconte comment elle a enlevé du front de sa fille une horrible verrue.

« Elle est traumatisée, dit-elle, même si elle va déjà mieux. Après la chute de la verrue, elle ne pouvait même pas dormir. »

Martha avait essayé tous les remèdes connus pour détruire cette protubérance inopportune sur le visage angélique de sa fille, mais aucun n'agissait. Quelqu'un lui communiqua une « recette macabre », et elle n'hésita pas à la suivre quand mourut l'une de ses vieilles voisines.

« C'est très facile. Quand le mort commence à suinter, prends avec le doigt un peu de ce liquide et enduis-en la verrue. Quelques heures plus tard, quand le corps se mettra à se décomposer, la verrue se détruira aussi. »

Et il en fut ainsi. La petite est guérie grâce à la défunte, et grâce à l'oubli, elle recommence à bien dormir.



Fig. 8. L'arbre sacré des Mayas, la ceiba.
On croit que la *Xtáabay* se cache sous l'arbre et
en sort pour surprendre ses victimes.

Une belle femme-serpent

La *Xtáabay* existe, c'est une belle femme qui se métamorphose en serpent. Ma mère l'a vue assise sur un muret à la tombée du jour, mon grand-père paternel l'a battue une nuit qu'il rentrait de sa milpa¹².

Le coucher du soleil est l'heure terrible de la *Xtáabay*, de l'oiseau *pu'ujuy* et des vers luisants (*xkóokay*)¹³. C'est l'heure où l'âme se recueille, le moment de la réflexion, le moment où personne ne souhaiterait cheminer sur un sentier presque dévoré par les *xtes* et le *chi'ichi'bej*¹⁴.

Malheureux l'enfant qui marche solitaire à la tombée du jour, quand les grillons redoublent leurs chants, parce que la *Xtáabay* le suivra discrètement entre les fourrés et les murets de pierres sèches, cachée par la nuit qui s'épaissit ; elle l'appellera avec insistance pour l'attirer à elle, et le conduire à ses quartiers.

Mais les gamins, avertis par leurs aïeuls, ne se laissent pas séduire, accélèrent le pas et se signent en murmurant les noms de Jésus, Marie, Joseph.

« Mon Dieu, bien sûr qu'elle existe. Je l'ai vue ! » affirma gravement ma mère Donata un soir que nous l'interrogeions sur l'existence de cette femme surnaturelle. « Quand j'étais une fillette de cinq ou six ans, mes parents m'envoyèrent acheter du kérosène pour la lampe à l'épicerie. C'était l'époque où, quand les parents donnaient un ordre, on obéissait immédiatement. La nuit tombait et moi j'avais peur. Il n'y avait personne dans la rue, sauf une femme très belle qui se peignait les cheveux avec élégance, assise sur le muret de pierres sèches. Elle souriait tout en me regardant. "Viens ici", me dit-elle en faisant des signes, et je marchais déjà vers elle sans penser plus loin

quand j'ai remarqué qu'à la place de pieds humains elle avait deux pattes de poulet. J'ai poussé un cri et je me suis mise à courir vers la maison, d'où ton grand-père est sorti à ma rencontre. Ils me firent rentrer rapidement, et mon père, regardant maman, lui dit d'une voix basse que je réussis à entendre : "Elle a vu la *Xtáabay* !"

« Et ce n'était pas mon imagination. Dans cette rue, selon les aïeuls, d'autres l'ont vue se peigner, parce qu'elle gardait toujours belle sa longue chevelure, et des gens moins chanceux ont été enlevés par elle et conduits dans la forêt, où ils ont été abandonnés à leur sort au milieu des buissons épineux. »

Et si vous-même, par l'effet du mauvais sort, vous vous voyez soudain emmenés par une femme belle dans un sentier où vous ne voulez pas aller, avez-vous un moyen de lui échapper ?

Mon grand-père don Carmen a pu se libérer une nuit. Homme rude à la voix forte, un peu à la Emilio Zapata¹⁵, don Carmen était plein de sens pratique et d'énergie.

Une femme à la longue chevelure l'aborda comme il revenait de sa milpa, et en chemin ils entamèrent la conversation. Elle lui demanda la faveur de la raccompagner chez elle parce que la nuit était venue alors qu'elle faisait une course. Mon grand-père remarqua quelque chose d'étrange chez cette femme pendant qu'ils marchaient, et il lui sembla qu'elle se dirigeait vers la sortie du village, à un endroit où il n'y avait que des pépinières de sisal et un sentier qui s'enfonçait dans la forêt.

La femme portait un huipil¹⁶, mais elle avait les cheveux défaits, ce qui n'est guère courant parmi les femmes mayas. Soudain elle commença à se peigner et il comprit que c'était la *Xtáabay* : celle-ci passe son temps à se coiffer et change constamment son peigne, qui est la cosse du fruit d'un arbre dont je ne me rappelle pas le nom ; mais si on me la montrait, je la reconnaîtrais aussitôt¹⁷.

Immédiatement don Carmen se pencha et se déchaussa, et sandale à la main, il frappa la femme à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'elle se réduise – fait incroyable – à un serpent vert (*juntúul ya'ax kaan*) qui s'enfuit en rampant à toute vitesse entre les pierres et les broussailles. C'est de cette manière que l'on vient à bout de la *Xtáabay*. Mais il y a un hic : il faut la frapper avec une *xanab k'éewel* (sandale à semelle de cuir avec une lanière en corde de sisal pour l'assujettir au pied et à la cheville).

Beaucoup d'autres ont vu la *Xtáabay* et pourraient en témoigner. Beaucoup, qui avaient un coup dans le nez, ont été enlevés et abandonnés au fond des *sascaberas*¹⁸, ou perdus dans les bois dont ils sont revenus des jours plus tard, certains d'entre eux les vêtements en lambeaux pour avoir traversé, hypnotisés, les champs de sisal.

Cependant, beaucoup ont vu l'être étrange cheminer par une nuit de lune et passer à côté d'eux, les frôlant presque, tout en les ignorant, parce qu'ils n'avaient pas eu envie de l'aborder ni nourri de mauvaises intentions.

Oui, beaucoup pourraient témoigner que la *Xtáabay* existe et que c'est une belle femme, mais soit ils se taisent par prudence, soit ils sont muets faute de savoir le raconter.

Les vents mauvais du Mayab

Il y a dans le Mayab un vent mauvais que tout le monde redoute. En maya, ce vent se dit simplement *iik'*, mais en espagnol on doit ajouter un adjectif, « vent mauvais », « vent malfaisant ».

Un mauvais vent a fait croire à Julián qu'il tirait sur un cerf, et non sur son frère qu'il a tué ; un mauvais vent a laissé infirme un jeune homme de Xoy (près de Peto) qui traversait les rails en allant chercher une limonade ; et un autre souffle malin a foudroyé don Fabián à un carrefour à l'entrée du bourg.

Juan de Dios Collí rappelle avec exaltation le jour où avec un ami il a vu une tourterelle se transformer soudain en urubu¹⁹, et l'urubu en un taureau noir qui l'a poursuivi à travers un terrain vague.

« Pourtant, le taureau était réel, puisque ensuite il a été attrapé et rendu à son propriétaire », précise-t-il comme pour exorciser l'autre moitié de l'histoire, qui paraît incroyable.

L'après-midi en question, Juan et son ami avaient aperçu la tourterelle qui faisait sa toilette sur une branche chargée de feuilles. Ils ajustèrent leurs projectiles et tendirent leurs frondes, visant le petit oiseau sauvage. Ils étaient sur le point de tirer, quand la tourterelle se transforma en urubu, et presque aussitôt après en taureau.

Dans les villages, on croit que tirer sur un urubu fait se détendre les caoutchoucs de l'arme, si bien qu'ils se rompent sinon d'emblée, du moins peu de temps après. Aussi, avoir vu l'urubu les avait dissuadés de tirer et, pendant qu'ils hésitaient, l'urubu transformé en taureau s'approchait d'eux pour les charger.

« Nous avons couru nous mettre en lieu sûr, et nous avons réussi, mais l'animal est entré dans la maison ouverte où était couchée ma

sœur, atteinte d'un cancer. Il a tourné trois fois autour du hamac, puis est sorti et a disparu dans le fourré... Quelques jours plus tard, ma sœur est morte. »

Qui sait ce qui avait le plus impressionné Juan : la métamorphose de l'oiseau ou le taureau noir qui avait rôdé autour du hamac de sa sœur mourante ? Mais les deux faits sont restés comme deux éléments fondamentaux de son histoire personnelle.

Il n'est pas rare que dans les villages un « mauvais vent » donne aux gens des visions. Vous pouvez voir un chien, un cerf ou un homme qui se volatilisent sous vos yeux. On se méfie des « mauvais vents » dans les villages. Ils sortent de leur cachette à midi, quand le soleil brûle, et ils se promènent par les rues en soulevant la poussière rouge et les feuilles sèches.

Les vents les plus plaisants font de petits tourbillons avec les déchets, et jouent, mais les plus âgés et les plus cruels soufflent avec force au visage des malheureux qui croisent leur chemin. Aussi la mère réunit-elle ses enfants autour d'elle à midi, et ils récitent l'Angélus autour de la table.

Les gens touchés par ces « mauvais airs » souffrent de contorsions involontaires, et d'autres frôlent la mort lors d'une agonie interminable, jusqu'à ce qu'un *jmeen* savant les arrache à cet état.

Gustave, un gamin de Xoy, traversait les rails du chemin de fer quand il fut frappé : son bras droit se tordit en arrière, tandis qu'une main invisible lui tirait la tête à la renverse, ce qui l'obligea à regarder le ciel définitivement.

À minuit, les « mauvais vents » sortent de nouveau et parcourent les chemins et les sentiers, et ils se réunissent pour comploter aux carrefours. Parfois, l'homme qui passe alors par là tombe foudroyé.

Le meilleur antidote à ce phénomène est de rester en lieu sûr pendant ces heures périlleuses. À condition bien sûr de croire encore dans les éléments magiques qui peuplent les terres du Mayab.



Fig. 9. L'ermitage de Sainte-Élisabeth, à Mérida, lieu où les défunts, sur le chemin du cimetière, reçoivent les dernières prières.

Le frère sans tête de l'ermitage

Tous les soirs les enfants, aujourd'hui des vieillards de quatre-vingts ans, jouaient à courir librement et sans crainte aux environs de l'ermitage²⁰, près duquel ils vivaient, jusqu'à cette nuit où leur apparut un frère sans tête.

« Au sommet des escaliers qui mènent à l'église, tout en haut, le moine immobile nous regardait, et nous étions en bas, jouant là où sont maintenant le parc et le kiosque qui n'existaient pas encore », se rappelle don Ángel Aldaz Bacelis, qui en ce temps-là avait une dizaine d'années.

Le moine était debout, tranquille, et les enfants en groupe tumultueux, croyant qu'on voulait les effrayer, prirent des pierres et les lancèrent sur l'étrange personnage nocturne. « Tu veux nous faire peur ? Eh bien, tu vas voir ! » lui dirent-ils en levant le bras.

Mais à peine avaient-ils lancé leurs projectiles que les petits polissons virent venir à eux une grêle de petits cailloux, ceux-là même qui étaient sortis de leurs mains. Terrorisés, ils prirent la fuite, faisant le tour du pâté de maison pour se mettre en lieu sûr : les pierres les poursuivirent jusqu'à mi-chemin.

« C'est tout ce que l'on mérite quand on va dans la rue en pleine nuit ! » leur dit pour les réprimander la première maman sur laquelle ils tombèrent et à qui ils racontèrent leur mésaventure, encore tout effrayés.

« Les adultes disaient qu'à l'ermitage les apparitions commençaient à onze heures du soir, commente don Ángel Aldaz. L'éclairage n'était pas comme aujourd'hui. On avait bien l'électricité, mais elle était trop

faible : au sommet des poteaux, il n'y avait qu'une petite ampoule qui donnait à peine un filet de lumière. »

Des années plus tard, un oncle de don Ángel lui raconta sa propre mésaventure : il avait vu à la porte de sa maison un homme sans tête. L'oncle avait l'habitude d'arriver chez lui à la nuit tombée, sans rien rencontrer d'extraordinaire, mais cette fois-là il aperçut de loin un homme assis, qui avait l'air de pencher la tête. « Écoute, lève-toi, tu m'empêches de rentrer chez moi », lui dit-il gentiment. L'autre l'ignora. Il insista et c'est alors que l'homme se leva, laissant voir le creux du tronc où aurait dû se trouver la tête.

« Faites grande attention », conseilla l'oncle, qui était un paysan, à don Ángel et à ses camarades. « Vous êtes des gamins trop jeunes pour bien comprendre, mais à la campagne et dans les rues, il y a beaucoup de dangers surnaturels. »

Un jour qu'il était dans la forêt, le même oncle entendit un grand bruit qui venait de très haut. Quelque chose comme le brusque commencement d'une tempête. Presque immédiatement, il perçut derrière lui le tapage d'une mère poule suivie de ses poussins qui piaillaient. Se jetant de côté, il les laissa passer et d'un geste spontané, il attrapa le dernier des oisillons de la file en jetant sur lui son chapeau. Mais quand il souleva celui-ci, surprise : il n'y avait plus dessous qu'une feuille d'arbre !

À l'époque où don Ángel était enfant, l'ermitage occupait un lieu stratégique, car c'était le passage obligé des gens qui entraient dans la ville et qui en sortaient. De plus, c'était forcément là que reposaient les défunts, qu'ils recevaient leurs dernières prières et étaient ensuite tout à côté portés en terre.

Bien des années plus tard, quand les rues et les terrains du quartier eurent été mieux délimités, des habitants eurent la surprise de trouver des restes humains quand ils creusaient les fondations d'une nouvelle maison.

À l'ermitage, les enfants ont vu aussi le *Tapacaminos*, nom sous lequel est mieux connu le *Wa'awa'apach*²¹, un monstre dont la spécialité est de prendre par surprise le passant non prévenu, de le saisir entre ses cuisses et de l'étouffer en lui dérobant son âme. *Tapacaminos* est dans les villages le nom de l'oiseau au plumage gris qui se lamente devant le voyageur, se laissant tomber quelques pas devant lui (le *pu'ujuy*²²) ; le *Tapacaminos* qu'a vu don Ángel était, lui, un homme de stature normale quand il était assis, mais un géant quand il se redressait, et qui attendait ses victimes dans les rues solitaires aux heures avancées de la nuit.

Épuisés d'avoir tant joué, les jeunes garçons revenaient chez eux cette nuit-là en plaisantant, quand ils virent un peu plus loin un homme assis sur le pas d'une porte. Ils ne firent pas attention à lui, mais quand ils s'approchèrent, l'étranger se redressa soudain et se plaça en travers du chemin en ouvrant les jambes, occupant toute la largeur de la rue. Les gamins firent ce qu'aurait fait à leur place toute personne sensée, ils s'enfuirent. Et certainement ce fut le mieux.

« Pour mes auditeurs, ce que je raconte pourrait ne paraître qu'une légende, mais pour nous qui le vivons, c'est réel », dit en souriant don Ángel Aldaz, qui aujourd'hui, voué à l'apostolat de sa paroisse, apporte la communion aux malades.



Fig. 10. Un enfant examine les épis de maïs dans une milpa au sud du Yucatán.

Jalousie et furie de *Yuum K'áax*

Yuum K'áax est un dieu jaloux gardien des forêts. C'est à lui, le Seigneur et maître des bois, que le paysan demande la permission quand il projette de déboiser une parcelle pour faire sa milpa ; à lui que se recommandent les chasseurs quand ils font des incursions dans la jungle en suivant les traces du jeune cerf ; à lui que l'on offre les premiers fruits de la terre (des produits à base de maïs – des *atoles*²³ et des épis verts) : et malheur à ceux qui négligent sa présence protectrice !

Certaines définitions académiques font référence à ce dieu comme au « dieu du maïs », et l'on affirme que sur leurs stèles les anciens Mayas l'auraient représenté comme un être assis jambes croisées, tenant une plante. Les paysans actuels l'imaginent de manière plus simple : comme un esprit omniprésent, qui se déplace avec le vent quand celui-ci traverse en murmurant les épis tendres et berce les branches des arbres où se balancent les *ch'el*²⁴ qui crient sans cesse.

Avant de commencer à faire sa milpa, ce qui signifie abattre les grands arbres et arracher l'herbe basse pour les brûler ensuite, le paysan fait au Seigneur des forêts une modeste offrande : le *saka'*, une espèce d'*atole* fait avec du maïs blanc, que l'on sert sucré au miel. Il se prépare avec du maïs trempé, et non bouilli avec de la chaux, comme on le fait pour ramollir l'enveloppe du grain quand on prépare le *nixtamal*²⁵ pour les tortillas.

Dans un lieu choisi, on construit les autels nécessaires avec des branches et des lianes coupées sur place.

Des hommes versés dans ces rituels élèvent leurs prières à *Yuum K'áax*. Après la cérémonie, les boissons sont distribuées entre les

personnes présentes, et sous aucun prétexte on ne peut en laisser perdre une goutte.

Des forces spirituelles malignes (*k'aak'as iik'o'ob*, « mauvais vents », disent les Mayas) frappent les hommes qui évitent de faire ces offrandes, soit par ignorance, soit par rébellion.

Des chasseurs irréflechis qui arrivent dans la forêt vierge où dort la divinité et qui s'y enfoncent courent un grand danger : il aurait mieux valu pour eux qu'ils laissent aller l'animal blessé. Les paysans le savent bien. En châtement, *Yuum K'áax* donne des hallucinations aux chasseurs, qui voient dans leur compagnon de chasse leur gibier, et tirent sur lui.

Il n'est pas étrange que dans un village on entende ainsi parler d'un homme abattu par son compagnon, qui assure qu'il a tiré non sur lui mais sur un cerf. C'est *Yuum K'áax* qui se venge des intrus irrespectueux.

Parfois le dieu se contente d'égarer les étrangers. Si un homme va chercher du bois et ne revient pas de plusieurs jours, ou plusieurs semaines, il est bien possible qu'il ait été dévoyé par le Seigneur des forêts. Cependant ceux qui ont été retrouvés témoignent en général qu'ils n'ont jamais manqué de nourriture, et que le festin consistait en pain et en *atoles*, en agrumes et en eau fraîche, précisément ce que la divinité reçoit en offrande de la part des paysans.

Gardien de ses territoires verts, *Yuum K'áax* se venge de ceux qui abîment ses propriétés. Mon père m'a raconté l'histoire d'un homme qui s'était perdu dans les bois de Tixhualatún. Le malheureux avait épuisé ses provisions de tortillas faites à la main et bu son *pozol*⁶ avec de l'eau des flaques accumulées au creux des dalles rencontrées sur le chemin, tout en cherchant le sentier du retour.

Il dormit plusieurs nuits parmi les bruits de la forêt, jusqu'à ce qu'il retrouve enfin la sortie. Il retournait chez lui débordant de joie,

mais hélas, à méchant homme bien ne profite jamais : à la dernière flaque, s'étant arrêté pour boire, il pissa et déféqua dans l'eau « pour que personne ne puisse plus en prendre ».

La furie du Seigneur des forêts fut immédiate. Lorsqu'il se releva, le malheureux vit comme dans un cauchemar que le panorama verdoyant avait pris sous ses yeux un autre aspect, et il se trouva une deuxième fois dans un lieu inconnu. Il se mit à chercher la sortie mais ne la trouva pas.

Dans ses cheminements désespérés, il rencontra à plusieurs reprises la flaque qu'il avait souillée de ses ordures et, n'en pouvant plus, un jour à midi, il dut y boire. C'est ainsi que *Yuum K'áax* protège très jalousement ses territoires. Le paysan préfère dire « les seigneurs de la forêt » (*u yuumilo'ob k'áax*), parce qu'il sait que dans sa tâche de vigilance, la divinité se multiplie.

La véracité des songes

Nous sommes nombreux à faire des cauchemars qui nous tourmentent. Nous craignons tous qu'un jour le pire d'entre eux ne se réalise. Deux songes me torturent de temps en temps. Je me vois soudain emporté par un courant d'eau sale et je lutte pour me maintenir à flot et pour atteindre la rive. Mais les bords de l'étang n'offrent pas de prise, et le courant m'emporte sans arrêt. Curieusement, d'autres fois je fais le même rêve, mais ce sont des eaux pures qui m'entraînent.

Dans un autre rêve, je me vois piégé au milieu d'un terrain où il y a beaucoup d'arbres touffus, à chacun desquels est attaché un taureau. Je ne reçois pas de coups de cornes, mais je ne peux pas bouger. Et je suis angoissé d'être ainsi pris au piège, paralysé au milieu de ces bêtes.

Ce sont là quelques-unes des scènes les plus inquiétantes de mes mauvais rêves. Tôt ou tard, disent les Anciens, le contenu des rêves se révèle à nous dans sa plénitude, avec un côté amer et un autre doux, et quand nous nous en rendons compte, nous sommes déjà en train de le vivre. C'est alors que nous nous exclamons : « Cela m'est déjà arrivé ! Je le savais déjà ! »

Nous qui avons grandi dans les villages, nous qui avons plongé nos pieds dans la rouge terre brûlante de midi et marché déchaussés dans les flaques après la pluie, nous qui avons entendu les conversations des aïeuls, nous le savons : les rêves ont une signification, les rêves ne sont pas seulement des rêves.

« Tu as rêvé de serpents ? Fais attention : ce sont des ragots que l'on fera sur toi. » « Tu t'es vu voler en avion ? Mon Dieu ! Tu vas mourir : l'avion signifie le cercueil ! » « Jeune fille, tu t'es vue en robe de

mariée, à ton mariage ? Prends garde ! Ce vêtement est ton linceul. »... L'interprétation populaire des songes peut paraître cocasse, mais au fond elle enseigne une chose simple : les rêves ont une signification, et ils s'accomplissent.

Longtemps avant la mort de la grand-mère Tiburcia, papa avait fait un rêve. Il s'était vu égaré dans la forêt lors d'une partie de chasse. Il avançait avec difficulté à cause des plantes grimpantes et de l'herbe dense, mais ce qui le terrorisait le plus, c'était les vilains oiseaux juchés en haut des arbres, qui croassaient d'une voix analogue à des pleurs humains. Ces oiseaux bizarres déféquaient sans cesse et leurs excréments souillaient l'arbre en tombant, formant sur le tronc des coulées d'immondices épaisses et répugnantes.

À genoux à côté du cercueil de sa mère, papa se remémora clairement son cauchemar. Il entendit nettement les croassements dans les pleurs de la famille et les chants des orantes ; dans la cire fondue qui glissait des cierges allumés, il vit clairement les arbres tachés de liquide blanc. « On m'en avait déjà averti il y a longtemps », dit-il ensuite.

Il avait déjà fait cette expérience, mais ce n'était pas suffisant. Un songe tout aussi persistant le harcela peu avant la mort du premier de mes trois frères aînés, nul ne sait de quel mal. Dans son rêve, il voyait défiler les gens dans la maison, et ils déployaient sur la table des nappes toutes blanches, en y déposant des tas de tomates rouges et brillantes, les plus charnues qu'il eût vues de sa vie. Des mois plus tard, quand mon frère est mort, il vit comment les gens préparaient un autel plein de fleurs rouges au milieu desquelles ils placèrent le cercueil de l'enfant. Alors il comprit.

Les rêves sont des rêves, disent certains. Mais nous sommes nombreux à savoir qu'ils sont quelque chose de plus. Ce sont des prémonitions, des avertissements, des préparatifs, une fissure par laquelle quelqu'un veut nous montrer une partie de l'avenir.

Quand ma femme, Flor de Lourdes, fut atteinte inopinément de la varicelle, elle me dit un soir : « Ton rêve s'est accompli. — Mon rêve ? demandai-je étonné, tout en essayant de me souvenir. — Oui. Tu me l'as raconté il y a quelque temps : tu m'avais vue le visage couvert de boutons. »

Il ne faut pas mépriser les rêves. Les histoires bibliques et païennes leur ont donné un caractère prémonitoire. Pensons à Joseph le Rêveur, ou encore à Joseph de Nazareth, qui s'est enfui alerté dans ses rêves par un ange. Borges, dans « Les ruines circulaires²⁷ », affirme que les songes ont un rôle créateur. Et pour ceux qui croient que les rêves n'ont pas de bases scientifiques, Descartes n'a-t-il pas construit sa méthode philosophique à partir de trois songes²⁸ ?



Fig. 11. Fruits que mangent les serpents, selon ce que l'on croit dans le monde maya.

La nourriture des vipères

Maman s'était résignée à avoir un enfant muet. Elle me l'a avoué un jour : « Tu avais déjà six ans, mon chéri, et tu n'avais pas dit un mot, en dehors de "maman" et "papa". Nous pensions que tu ne parlerais jamais. Mais grâce à ces deux mots mal prononcés, nous ne nous sommes pas faits à l'idée que tu resterais muet toute ta vie. »

Un *jmeen* auquel elle m'amena lui conseilla : « Donne-lui à mâcher ce que mangent les serpents. » Et cette nourriture sylvestre libéra ma langue entravée de naissance.

« Tu dois agir de la manière suivante : il faut apporter le fruit frais de très bon matin. Tu le coupes en deux et tu le lui donnes à mâcher. Tu procèderas ainsi neuf vendredis consécutifs. Le neuvième, tu lui demanderas d'avaler le fruit après l'avoir mâché. »

Le *jmeen* donna deux avertissements : « Le fruit doit être récolté de très bon matin, et tu feras comme je t'ai dit dès que tu le recevras. Et si tu romps la séquence, tu dois recommencer depuis le début, mais il est probable que cela ne marchera plus. »

Je n'ai pas gardé le souvenir de ce traitement extraordinaire, mais maman m'a dit qu'il n'y avait pas eu de problème parce que nous avons suivi les indications à la lettre. Papa faisait bien attention d'apporter ponctuellement le fruit miraculeux.

Comment se présente ce fruit magique qui délie la langue ? J'ai la vision réjouissante de deux types de fruits orangés, toujours dissimulés sous d'autres arbustes. L'un d'eux, le plus brillant, est presque aussi doux qu'un sac, et la texture de sa surface est poreuse. Si on le prend et qu'on l'ouvre, il laisse voir une pincée de petites graines, rouges comme des grenades, et comestibles. L'autre fruit est dur, poreux, et a une forme légèrement triangulaire. Je ne connaissais pas ces fruits, mais quelqu'un qui ignorait mon histoire me dit une fois : « N'y touche pas, c'est dangereux. C'est ce que mangent les serpents. »

Depuis lors, ma langue s'est déliée, mais bien que je considère aujourd'hui que j'arrive à me faire comprendre quand je parle, je sais que j'ai encore beaucoup de difficulté à articuler : je ne serai jamais un orateur, ni un déclamateur non plus.

Il se passe bien des choses extraordinaires dans le Mayab. Beaucoup d'entre elles concernent des gens, mais elles restent ignorées, parce que personne ne les met au grand jour sous lequel elles pourraient briller. Par un fruit l'homme est condamné ; par un fruit parfois il est sauvé : n'est-ce pas prodigieux ?

Trouvera-t-on un fait plus admirable que la guérison miraculeuse d'une fillette souffrant de convulsions, qui se réveilla un beau matin totalement rétablie, comme une femme étrange l'avait annoncé à la mère de cette petite affligée ? Un événement plus merveilleux que cet homme qui quitta sa terre pour fuir un serpent à sonnettes, parce qu'un *jmeen* l'avait averti qu'une morsure de plus serait définitive ?



Fig. 12. Les séries de sonnettes du serpent :
on croit aujourd'hui encore chez les Mayas
que la vipère a une sonnette de plus chaque année.

Le mystère des vipères

Elle cherchait quelque chose dans le recoin de la cour, parmi les affaires, en fouillant entre les arbustes, quand soudain elle sentit à la main droite un coup sec et brûlant. « J'ai été mordue ! » s'exclama-t-elle effrayée en rentrant vite dans la maison, une expression de terreur sur le visage.

Elle prit un bâton et ressortit aussitôt dans la cour. Je la vis arpenter le périmètre pas à pas, et tracer sur le sol un cercle dont je compris qu'il avait des attributs magiques. « De cette manière, elle ne s'échappera pas si c'est une vipère », se dit-elle tout haut à elle-même.

Pourtant doña Candelaria Rosado s'y connaissait bien en vipères. Elle tenait ce savoir de sa mère, une guérisseuse de Tzucacab, aujourd'hui défunte. Mais c'était sa sœur, doña Elena Rosado, qui avait

appris le mieux le métier : sa mort fut fort déplorée en son temps parce qu'elle était la seule de la région à savoir guérir une morsure mortelle.

Quelle étrange relation y a-t-il entre les hommes et les vipères ? Maman m'a raconté un jour que les serpents, de quelque espèce qu'ils soient, restent complètement affaiblis, abattus, immobilisés quand les approche une femme enceinte. Comme dans l'iconographie mariale, la vipère apparaît soumise aux pieds de la parturiente.

Le villageois voit dans ces créatures redoutables un élément magique : si elles enlèvent la vie, elles peuvent aussi la prolonger.

Dans le café de Peto où il servait les repas, mon père vit un jour avec étonnement des nouveaux-venus habitant la forêt décapiter un serpent à sonnettes. L'un d'eux recueillit dans de petits verres le sang qui jaillissait et le servit à ses commensaux qui ressemblaient aux membres d'une secte.

Tous burent le sang du reptile : « On dit que cela prolonge la vie », m'expliqua mon père. Bien des années plus tard j'ai su que l'on croyait aussi que cela stimulait l'ardeur sexuelle. Et ces derniers mois, j'ai appris que certains hommes prennent des gélules de crotale pour améliorer et prolonger leurs érections.

Don José Diaz Bolio a postulé la vertu « mathématique » du serpent à sonnettes²⁹ ; le simple campagnard a aussi soupçonné son pouvoir musical, comme le montre la croyance répandue selon laquelle une guitare sourde acquiert une résonance incomparable si l'on dépose dans sa caisse une queue de crotale.

Papa a survécu à deux morsures de vipères. La plus grave fut celle d'une vipère fer-de-lance (la *nauyaca* ou « quatre nez »). Dans le chicle³⁰, comme on disait alors, les hommes vivaient dans des campements. Leur travail consistait à entailler les sapotilliers³¹, en faisant des rigoles pour que la sève précieuse s'écoule dans les récipients. Mais auparavant, le journalier devait élaguer les rameaux épais de l'arbre qu'il escaladait à la force du poignet pour atteindre la branche la plus haute.

« Quand je suis arrivé à la cime, et que j'ai tendu le bras pour m'accrocher, j'ai vu la vipère enroulée sur le tronc, mais je n'ai rien pu faire pour éviter l'attaque. À peine l'avais-je vue qu'au même instant j'ai senti à la main la morsure de feu », me raconta-t-il.

Il tomba de l'arbre et fut immédiatement secouru par ses amis. Ils lui firent avaler, l'un après l'autre, tous les comprimés d'une plaquette de Mejoralito (pilule bien connue, petite sœur du Mejoral³²), et lavèrent à l'eau la blessure qui se violait rapidement.

Il n'y avait pas dans la jungle de remède pour cette morsure. Il fallait vite l'emmener et le conduire à la localité la plus proche, qui était à plusieurs heures de distance. Des gouttes de sang perlaient sur sa peau quand ils l'installèrent à plat ventre sur un cheval et galopèrent hors de la forêt en direction du chef-lieu, Peto, où un sérum antivenimeux approprié le sauva.

Les vipères comptent parmi les périls les plus redoutables auxquels est confronté le paysan qui défriche et désherbe sa milpa à l'aide d'une petite fourche avec laquelle il remue les broussailles et cherche les tiges qu'il coupera d'un coup. Pour se protéger, certains aïeux qui connaissent bien ce danger ont l'habitude de travailler en mâchant un tabac sylvestre local (*k'uuts*), et ils s'enduisent les pieds et les chevilles avec la salive que produit la mastication, pour que l'odeur fasse fuir les reptiles venimeux. Quelque chose de cette croyance survit chez le paysan quand il dit que fumer a cet effet sur les vipères.

Avoir un chat, des canards ou des oies à la maison ne combat pas seulement les souris : cela garde aussi les serpents à distance. Quand j'étais petit, j'ai vu la lutte d'une vipère et d'un chat. Le serpent était enroulé autour du cou du chat. Le félin l'avait attrapé à la tête et le mordait fermement, une scène inoubliable qui se produisit sur le muret de ma première maison. Bien sûr le chat l'emporta, mais je ne sais ce qui s'est passé ensuite entre lui et le serpent : les adultes m'ont obligé à quitter la scène.

Cela n'est rien en comparaison du cas de Dzulo, un modeste paysan qui vit encore à Mérida. Né à Tiholop, il a rencontré souvent des serpents à sonnettes et a survécu à quatre morsures mortelles.

Des herboristes expérimentés l'ont soigné avec beaucoup de difficulté, et il a fui sa terre natale après la quatrième morsure. Un *jmeen* l'avait averti : « La vipère te connaît maintenant, elle t'a flairé, elle te cherche pour achever son œuvre. Mieux vaut t'en aller d'ici si tu veux vivre. »

Et il commença son exode, qu'il n'a pas encore achevé.



Fig. 13. Maria Eugenia Chan Rosado, la guérisseuse de morsures de vipère de Tzucacab.
À côté d'elle, sur l'autel, les portraits de sa grand-mère et de sa mère,
également guérisseuses.

La plus grande guérisseuse du Sud

Quand Maria Eugenia ouvrit la porte, elle resta figée par le spectacle qu'elle avait sous les yeux : une femme, la jambe violacée et si gonflée qu'elle semblait sur le point d'éclater, gémissait de douleur et appelait à l'aide.

« Je n'avais jamais vu un cas pareil », raconte la jeune guérisseuse de morsures de serpents, une habitante de Tzucacab, connue dans le sud de l'État parce qu'elle perpétue la tradition familiale, qui remonte à trois générations, d'administrer un antidote puissant contre les venins.

La malade, originaire du village de Tahdziú, avait été attaquée dans son bain par une vipère fer-de-lance, considérée comme la plus venimeuse du pays.

Ce fut le baptême du feu pour Maria Eugenia Chan Rosado. « Un cas de plus comme celui-là, et tu deviendras tout à fait maigre », lui dirent ses enfants en plaisantant quand fut passée la crise qu'elle avait vécue avec sa cliente.

La première chose à faire quand se présente un patient, c'est d'identifier le type de vipère qui l'a mordu, et c'est ce que fit Maria Eugenia. Mais la plaie de la dame de Tahdziú présentait la réunion de tous les symptômes, ce qui désorienta la guérisseuse et la fit hésiter sur l'application de l'antidote. Elle eut la chance que la femme se rétablisse complètement après dix jours de traitement, ce qui représenta sa première victoire sur les vipères.

Un problème relativement nouveau pour les guérisseurs de morsures est l'hybridation des espèces, signale Maria Eugenia, qui a refusé de divulguer ne serait-ce qu'un seul nom des plantes qu'elle utilise pour préparer ses potions antivenimeuses. « On a des preuves que le crotale s'accouple avec le fer-de-lance et que l'un ou l'autre s'accouple avec le serpent corail », explique-t-elle.

Dans ces cas-là, la guérisseuse doit essayer des dosages nouveaux dans l'administration de la potion antivenimeuse, qui est faite d'un mélange de ces herbes dont elle garde le nom strictement secret.

L'antidote est valable pour toutes les morsures et garde son effet, de même que dans les cliniques le sérum anticrotalique s'applique à tous les cas. Chez Maria Eugenia, les seules variables sont les dosages et la durée du traitement.

Pour mieux apprécier le miracle de la médecine, on doit tenir compte du fait que certaines personnes mordues et transportées dans les hôpitaux de Mérida meurent malgré les sérums anticrotaliques. Maria Eugenia rappelle le cas d'une femme de Kambul, dans

l'arrondissement de Peto, qui récoltait les citrons dans une ferme de Santa Rosa, propriété d'une famille connue de Mérida. Mordue par un crotale, elle fut transportée à Mérida et soignée pendant trois jours à l'hôpital O'Horán : sa famille l'en fit sortir comme les médecins s'apprêtaient à lui amputer le bras « pour leurs expériences ».

« Son bras était complètement noir quand ils me l'ont amenée pour que je m'occupe d'elle », conte Maria Eugenia. La dame guérit après dix jours de traitement.

Une morsure « standard » de n'importe lequel des trois types de vipères les plus communes dans la région peut guérir complètement avec un traitement de six jours.

La dame de Kambul « était mourante quand on l'amena », se rappelle-t-elle. Elle lui donna l'antidote aussitôt, et la douleur disparut en dix minutes. « En général, la douleur disparaît quasi instantanément, en cinq minutes », explique Maria Eugenia. Elle a appris son métier de sa mère, très connue et appréciée pour son altruisme et son engagement dans la cité.

Le premier indice que le patient va guérir est la disparition de l'inflammation de la plaie. Elle a guéri des personnes de divers arrondissements du Sud, comme Macmay, Sacsukil et Ekbalam.

Un autre cas d'attaque de vipère l'a beaucoup touchée : elle frappa un enfant de deux ans d'Ekbalam, mordu à la main par un serpent à sonnettes. Heureusement, le bébé répondit au traitement.

La morsure de crotale se reconnaît à ce que la blessure s'enflamme tout de suite, celle du serpent corail ne s'enflamme pas autant mais est très douloureuse. L'attaque du fer-de-lance est la plus dangereuse parce qu'à l'inflammation et à la douleur s'ajoutent des hémorragies, commente Maria Eugenia. « Le patient sue du sang et ses gencives saignent. »

Pour une récupération rapide, elle conseille au patient de s'alimenter uniquement, pendant les deux premiers jours du traitement,

d'*atoles* non sucrés et de biscuits salés. À partir du troisième jour, il peut ingérer du bouillon de poulet non gras. Jamais on ne doit consommer de produits de conserve.

Le salaire le plus bas qu'elle ait touché pour ses services depuis la mort de sa mère est de 150 pesos³³, et le plus haut de 600. Mais elle soigne parfois les gens gratuitement parce qu'en général « ce sont des gens très pauvres » qui ont recours à elle. Des statistiques ? « Il ne m'est pas venu à l'esprit de noter le nombre de mes patients, mais il y en a beaucoup, et le cas le plus récent remonte à deux semaines. »

Chez elle, rappelle-t-elle, on a enregistré un décès, du vivant de sa mère, mais il était dû au fait que la famille du malade l'avait amené trop tard, quand il agonisait déjà. On l'avait justement tiré d'un hôpital de Mérida. En ce qui la concerne, Maria Eugenia rend grâce du fait qu'à ce jour aucun de ses patients ne soit mort, même si elle a eu quelques frayeurs.

Il est impératif de s'occuper d'une personne mordue par une vipère le plus vite possible, tout au plus dans un délai de deux ou trois heures, signale la *Ix Kunal Kaan* (la charmeuse de serpents).

« Dans ce but, il est courant de poser un garrot à la victime, mais ma mère ne le conseillait pas, car la morsure est comme une injection. Le venin est déjà passé dans le sang, et un garrot ne sert à rien. En revanche, il est utile de débrider la plaie et de sucer le venin, comme on le voit faire dans les films. »

Les gens ont d'autres manières pittoresques de remédier au mal en attendant de recevoir des soins médicaux. Une personne attaquée par une vipère a l'habitude de manger un citron ou une orange entière, avec la peau et tout, dit-elle un peu impressionnée. C'est une croyance très enracinée dans les communautés rurales, mais c'est inefficace, affirme-t-elle. Un autre remède immédiat est de boire une certaine quantité de graisse de porc, un verre par exemple. Cela ne sert à rien non plus.

Une saveur de siècles

Au début de mai 2010, j'ai vécu une expérience excitante dans un village du Sud : j'ai bu de l'antidote contre les morsures de vipères.

La jeune guérisseuse nous reçut chez elle un dimanche matin après la messe et nous raconta aimablement ses débuts dans l'art d'administrer l'antivenin le plus puissant qu'il y ait sur nos terres mayas. Sa grand-mère avait commencé, puis ç'avait été sa mère, puis elle, et son fils de douze ans la suivait avec intérêt.

Voilà devant nos yeux le liquide miraculeux, contenu dans une bouteille en plastique transparent. Sa couleur verte me rappela la bouche des *cenotes*³⁴ les plus cachés, le vert sombre de la cime des grands arbres. Sans réfléchir plus longtemps, je le goûtai. Et tandis que mon palais déchiffrait et tentait d'identifier ces saveurs, un éclair de crainte illumina mon esprit. Et si ce breuvage me donnait un infarctus ? Ce qui bien entendu n'arriva pas.

La saveur m'apporta au palais les siècles de savoir de nos ancêtres, tout ce temps qui subsiste pour l'éternité et dans lequel nos aïeux ont découvert à l'aveuglette, par essais et erreurs, ce qui est aujourd'hui l'inestimable apport de la culture maya à la modernité.

Je sentis dans la potion un goût concentré de bois sec, d'herbe fraîche, un léger picotement indéfini... C'étaient des saveurs inédites, sylvestres, édéniques, de terre neuve. J'essayai de deviner, je n'arrivai à rien. Elle rit à chacune de mes erreurs, de ce rire merveilleux, chaleureux du sud de l'État.

Il y a bien des années, un sérum a guéri mon père qui avait été mordu par une vipère fer-de-lance, quand il escaladait un arbre dans le travail du chiclé ; quand, ce fameux dimanche, j'expérimentai l'antivenin naturel, je me suis d'une certaine manière relié à cet événement du passé, et j'ai soigné une plaie ancienne.



Fig. 14. Don Alfonso Dzib, le guérisseur de morsures de vipère, montre des plantes médicinales à l'auteur.

Simplicité d'un guérisseur de l'Est

L'antidote qu'administre Maria Eugenia est liquide, une boisson agréable au palais, comme l'un de ces cocktails qui sont à la mode aujourd'hui dans les villes pour perdre du poids. Une fois examiné, le diagnostic posé, le patient peut rentrer chez lui muni de sa boisson dans une bouteille. La potion se garde des semaines au réfrigérateur, et si la provision est épuisée, on peut aller en chercher davantage.

Don Alfonso Ay Dzib ne se vante pas de son savoir dans la guérison des morsures de vipère. À soixante-quinze ans, il vit de sa milpa et ne craint pas les reptiles. « Par ici, il n'y a pas de fer-de-lance, mais il y a des serpents mortels comme le *chaknej* (à la queue rouge), le serpent à sonnettes et la *wolpoch*³⁵ », indique-t-il au cours d'une rencontre avec nous dans son humble demeure, un soir de décembre.

Il évoque le cas d'un habitant de Kancabdzonot, mordu par un serpent à sonnettes : « On l'a hospitalisé pendant trois jours à O'Horán. Quand sa famille a vu qu'il agonisait, on l'a ramené à la maison. »

Quelqu'un conseilla de le conduire à Yaxunah, où on le guérirait sûrement. La famille de Beto, puisqu'il s'appelait ainsi, alla d'abord trouver l'apprenti d'un *jmeen*, qui échoua.

En deux jours, don Alfonso ressuscita cet homme, déjà plus mort que vif. « Quand on est mordu, il ne faut pas boire d'eau, bien que le venin donne une soif intense », explique en maya l'ancien qui revient de sa milpa, fleurant encore la sueur et les herbes.

Un premier remède qu'il conseille pour arrêter l'empoisonnement, et un remède très efficace selon lui, c'est que la victime cherche immédiatement une plante du nom de *ch'lich'puut* (la papaye sylvestre) qui pousse dans la forêt ; elle en prend les feuilles, les frotte entre elles

jusqu'à en faire une pâte et applique celle-ci sur la plaie. « Cette pâte empêche la blessure de s'enflammer et permet que le venin superficiel sorte à flot », explique don Alfonso.

Après cette première étape vient le vrai traitement. Don Alfonso collecte en personne les plantes dont il prépare sa pâte miraculeuse. Et pourquoi ne pas préparer une boisson ? Parce que l'assemblage des herbes a un goût très désagréable, dit-il.

À n'en pas douter, les plantes qu'il utilise sont très différentes de celles qu'emploie la guérisseuse de Tzucacab, puisque moi qui écris, j'ai personnellement goûté la potion de cette femme et puis témoigner que c'est une boisson rafraîchissante et agréable au palais.

Une fois les herbes, au nombre de plus de dix, écrasées et réduites en pâte, on les humidifie avec du jus de citron, ce qui leur donne de la fraîcheur, détaille l'ancien.

Don Alfonso Ay a appris son art de sa mère, doña Maria Dzib, qui en savait long sur les herbes. « Vous êtes un grand guérisseur », lui disons-nous en le félicitant, pleins d'admiration pour sa simplicité et son savoir. L'aïeul rit, fait la moue et dit en maya : « Parfois je les guéris, parfois ils meurent. » Et il sourit.

Yaxunah est à quelques kilomètres de Pisté et le village se trouve au milieu de la jungle. Dans la région il y a plusieurs guérisseurs de morsures, mais quand on demande qui est le meilleur, les gens répondent sans hésiter : don Alfonso. Il nous montra quelques-unes des plantes médicinales qu'il cultive dans son jardin et s'offrit à nous enseigner son art.



Fig. 15. Représentation en pierre d'un serpent à sonnettes à Yaxunah.

Tuer une vipère

J'ai eu mon premier contact avec les vipères il y a bien longtemps, quand j'étais travailleur social dans la municipalité de Chichimilá, à quelques minutes de Valladolid. Un jour à mon réveil, comme j'allais enfiler mes chaussures, je remarquai trois petites lanières rougeâtres qui bougeaient sur le sol. Je regardai mieux. Surprise : c'était de petits serpents corail !

Un voisin, don Ernesto, m'aïda à les tuer. Avec un bâton, il écrasa les petites têtes des reptiles. Nous étions occupés à cela quand arriva doña Candita, la sage-femme du village, aujourd'hui décédée, et nous poursuivîmes ensemble la tâche interminable d'exécuter les serpents.

Les bébés vipères une fois morts, nous les avons coupés en morceaux avec une machette sur les instances de doña Candita, puis y avons mis le feu, les laissant complètement carbonisés.

« C'est comme cela qu'il faut toujours faire. Ainsi les autres vipères qui rôdent alentour s'en iront définitivement et ne reviendront jamais », déclara doña Candita d'un ton sentencieux.

Ce « traitement » que les habitants des communes rurales de l'Est ont l'habitude de donner aux reptiles m'est revenu à l'esprit il y a peu. Lors d'une expédition familiale dans la zone archéologique de Yaxunah, notre peur des serpents s'est accrue dès notre arrivée, car à l'entrée nous sommes tombés sur les restes brûlés d'un serpent à sonnettes de taille moyenne. Cela rendit notre promenade pleine d'émois, nous fit marcher avec plus de prudence au milieu des broussailles, éviter de nous asseoir sur les pierres, rester dans les clairières et nous enfuir en sautillant dès que quelque chose remuait dans l'herbe.

Fray Estanislao Carrillo³⁶, l'un des premiers à avoir étudié la civilisation maya, émet l'hypothèse que les anciens Mayas s'assuraient qu'une vipère était morte en enfonçant sa tête dans la terre. L'expérience montre que souvent les vipères supposées « mortes » sont bien vivantes, puisque au matin elles ont disparu. Leur enfoncer la tête dans le sol est une manière de s'assurer qu'elles sont vraiment mortes.



Fig. 16. L'auteur tenant une photo de sa mère Donata et de lui-même.

Compassion maya

Le soleil accable la chaussée, vrille les crânes, martèle les tempes...

« *Óotsil* » (la pauvre !), dit-elle en maya en regardant la Coccinelle noire à la peinture à demi-écaillée qui est garée dans la rue et y subit les assauts inhumains du disque de lumière qui en fait craquer les tôles.

Je la regarde, mais ne dis rien. Mes yeux la photographient et la gardent dans ma mémoire de fils. Ce visage peiné qui est le mien, cette expression de solidarité, de communion, que j'aimerais avoir moi aussi...

Je connais cette croyance que toutes les choses « ressentent », qu'elles sont vivantes. Une sensibilité universelle qui nous relie à tout ce qui existe, qui nous intègre, qui nous fait un.

« *Óotsil* », me dit-elle de nouveau, et elle secoue la tête négativement, blâmant en silence mon acte cruel de laisser le véhicule sans défense en plein soleil.

Il pleut. Elle voit tomber la pluie généreuse et l'eau courir en petits ruisseaux qui se forment près de la banquette. La pluie embrasse la petite auto dans une violente étreinte, les gouttes épaisses la claquent presque furieusement, poussées par les rafales de vent.

« *Ki' u yu'ubik wale'* » (Elle doit se sentir bien !), me dit-elle en maya avec un sourire, et une douce paix se lit sur son visage.

Je connais cette croyance que toutes les choses « ressentent », qu'elles sont vivantes. Qu'elles et nous ne faisons qu'un. Qu'un petit animal ne vaut pas moins que l'homme le plus noble. C'est pour cela qu'un jour les chiens déposeront une réclamation contre nous, et que les marmites et les *comales*³⁷ nous feront payer nos mauvais traitements³⁸.

Mon père allait être un *wáay*

La détonation sèche de la carabine en fit sursauter plus d'un, parmi les habitants profondément endormis dans le petit village de Tixhualatún, mais pour mon père ce fut beaucoup plus que cela : ce coup de feu interrompit tout net sa carrière de *wáay* – un sorcier qui a la capacité de se transformer en animal.

Sur le muret d'un terrain voisin, les chasseurs ne réussirent pas à suivre, tout blessé qu'il était, les traces sanglantes laissées par un chien noir de taille peu commune, avec deux dents en or.

Quelques jours avant l'incident, un ancien avait fait cette confidence à mon père : « Luis, maintenant je suis vieux, sans famille et sans enfants. Le pire est que je ne sais à qui léguer mon "art" de me faire *wáay*. Pourquoi n'apprendrais-tu pas ? Je te l'enseignerai à condition que tu ne le dises à personne. »

« J'étais jeune : l'idée me plut, je ne réfléchis pas longtemps et nous fixâmes le jour de la première leçon », me raconta mon père à Peto, près du mur de notre grille d'entrée.

Mais les heures du vieux *wáay* étaient comptées et la nuit qui précéda la première leçon, il tomba sous les coups de ses poursuivants. Moribond, couché dans son hamac, il demanda pardon : « J'ai été négligent et je l'ai payé, Luis. Cela m'aurait vraiment plu de t'enseigner cet art. »

Quelques jours plus tard, beaucoup de gens assistèrent à l'enterrement de don Venancio, un modeste vieillard avec deux dents en or qui vivait à la sortie du village, mort accidentellement, disait-on, des suites d'une blessure qu'il s'était faite au pied avec une hache dans sa milpa.

La figure du vieux *wáay* ami de mon père m'a toujours fasciné, et elle trouvait un ferme appui dans beaucoup d'autres histoires relatées par ma grand-mère, qui avait été témoin de méfaits de *wáay* beaucoup plus redoutables qui habitaient dans les antiques sites de Mani, Sotuta, Mama, Chumayel – *U lu'umil wáayo 'ob* (le pays des *wáay*), disait-elle.

Les *wáay* sortent pour leurs escapades nocturnes après minuit, ou parfois plus tôt. Si aux alentours de cette heure terrible vous entendez résonner neuf fois le sol et ensuite pleurer les chiens, même les plus féroces, qui se blottissent contre la porte pour rentrer, terrorisés, peut-être avez-vous un voisin qui exerce cet art antique.

Les *wáay* font des farces, mais aussi dans certains cas de vraies méchancetés par vengeance. En général, ils aiment jouer avec la nourriture rangée dans la cuisine de leurs victimes, se placer où dorment les gens et s'asseoir sur eux en leur insufflant un profond sommeil.

On connaît des histoires de *wáay* lascifs qui, tirant avantage de leur art démoniaque, grimpent dans les hamacs des jeunes filles, les déshabillent, les lèchent et bavent sur elles, sans qu'elles s'en rendent compte. Au bout de quelques jours, la santé de la jeune victime commence à décliner. Cela se manifeste par une perte d'appétit, une décoloration de la peau et un affaiblissement musculaire extrême. Dans de tels cas, seuls les experts dans ces arts malfaisants sont capables de soupçonner la cause du mal.

En allant rendre visite à sa fiancée, l'un de mes oncles, Medardo Ic, fut renversé par un porc énorme. Quand il fut à terre, l'animal continua de le charger et de le piétiner. Des gens qui passaient alors chassèrent la bête à coups de pierres. On sut ensuite que l'attaque avait été « commanditée » par l'un de ses rivaux pour l'amour de sa belle.

Si le *wáay* déteste vraiment sa victime, il urine et défèque sur elle. D'où la croyance selon laquelle dormir avec un slip mis à l'envers les

repousse grâce à la croix que forment les coutures du vêtement. D'autres fois les *wáay* se contentent de sortir sur la place pour prendre le frais, confortablement assis sur un banc. « Aujourd'hui il n'y a pas beaucoup de *wáay* ; l'arrivée de l'éclairage électrique les a obligés à se retirer de leurs activités », estime un aïeul de Sotuta, connaisseur en la matière.

Lors d'une visite récente à Mani, j'ai demandé à une dame qui passait devant le fameux couvent s'il existait encore un *wáay* dans le village. Elle me regarda fixement comme si elle n'en croyait pas ses oreilles et finit par me dire qu'il valait mieux poser la question à un petit vieux qui vivait au sortir du village : il en saurait sûrement plus qu'elle sur le sujet. Mais je n'avais pas le temps et je dus renoncer à le chercher.

Il est toutefois probable qu'il ne reste plus de *wáay* dans le Mayab, ce qui constitue la perte d'un élément important de la culture maya, tout comme la menace d'extinction de la langue. Un homme qui se transforme en animal (chat, chien, bouc, etc.) grâce à quelques paroles magiques et à quelques pirouettes (c'est ce que dit la croyance populaire, mais il n'y a sans doute pas que cela), c'est incroyable, c'est une absurdité pour la mentalité scientifique ; pourtant les *wáay* sont ou ont été une réalité.

Il y a des choses dans lesquelles nous croyons et qui ne sont pas certaines ; et d'autres dans lesquelles nous ne croyons pas et qui sont certaines, a écrit Umberto Eco³⁹.



Fig. 17. Une corrida au Yucatán : l'arène et ses échafaudages, le taureau noir, le torero avec sa mante rouge.

Le taureau noir de Tabi

Sur l'un des côtés de la petite place de Tabi, il y a un *cenote* aux eaux verdâtres qui n'a pas de nom, une église et une pierre plate au ras du sol, où l'on peut voir clairement la marque d'un sabot de cheval. « Il s'agit de la monture d'un homme pur contre lequel Satan n'a pu exercer son pouvoir. » L'histoire est à peu près la suivante, telle que me l'a racontée pour l'essentiel José Armando Moo, un villageois de soixante et onze ans.

Il y avait dans le village un jeune couple, elle belle, lui honnête paysan. Un don Juan séduisit l'épouse, venant finalement à bout de sa résistance. Les amants se retrouvaient quand l'époux partait de bon matin à sa milpa, distante de son foyer de plusieurs lieues.

Un jour l'amant suggéra à la femme : « Débarrassons-nous de lui. Tue-le dans son sommeil et vivons heureux ensemble le reste de notre vie. » Elle fut étonnée de cette proposition inattendue, mais retrouva vite ses esprits : « Je trompe mon mari avec toi. Je suis une mauvaise femme, soit, mais je ne suis pas une meurtrière. N'y pense plus. » Mais elle resta inquiète.

On faisait à ce moment-là les préparatifs de la fête de la Vierge de la Nativité, dont les célébrations culminent le 8 décembre. Bien décidé à faire disparaître le mari, l'amant revint à la charge avec une nouvelle proposition : « Profitons des fêtes pour nous débarrasser de ton mari. Qu'un taureau s'en charge. Demande-lui d'entrer dans l'arène pour combattre comme preuve de son amour pour toi. Nous choisirons le taureau le plus sauvage, et l'animal le tuera à notre place. » L'idée plut à la femme. « Si c'est ainsi, cela me paraît bien », approuva-t-elle.

Cette nuit-là, très tendrement, elle demanda à son mari de combattre un taureau pendant la fête. « À condition, bien sûr, que tu m'aimes toujours... — Tu es folle, ma femme ! Moi, combattre un taureau ? Tu veux qu'il me tue ? Il n'en est pas question ! Je suis un paysan, pas un torero. »

Elle insista, tout miel : « Je te ferai moi-même ton habit de torero et je t'assure que ce sera le plus beau. »

Les jours passèrent et un matin que l'époux se dirigeait vers sa milpa, un cavalier étranger l'aborda au bout du village et engagea la conversation.

— Où vas-tu, mon brave ?

— À la milpa.

— Je cherche le village de Tabi. On dit qu'on y fait une fête. Peut-être en viens-tu ? continua le visiteur.

— Oui. Il y a bien une fête, et bientôt commenceront les corridas.

— Ça me plaît. Je vais aller m'y divertir. Tu aimes les corridas ?

— Oh non, monsieur ! Je ne suis qu'un paysan.

— Pourtant, tu as quelque chose... Il me semble, à moi, que tu as l'allure d'un torero... Allons, montre-moi ce que tu vaux à côté de ton cheval, lui ordonna l'étranger.

Le paysan obéit, et comme il prenait à deux mains le sac de jute rugueux qui lui servait à rapporter ses épis, il le vit se transformer en mante rouge et l'homme en un énorme taureau noir qui se mit à le charger. Il l'esquiva à plusieurs reprises, jusqu'à ce que l'animal fût épuisé.

— Et tu dis que tu n'es pas torero ? Tu es le meilleur ! Et tu es prêt pour participer aux corridas de ton village si tu le veux. Tu seras le plus applaudi », lui assura l'homme qui était déjà remonté sur son cheval. Et il lui demanda avec un sourire moqueur : « Ta femme n'est-elle pas en train de te coudre un habit de lumière ? »

Avant que le paysan ne fût revenu de sa surprise, l'homme ajouta : « Je vais te dire un secret : ta femme te trompe. Elle et son amant projettent ta mort, et ils essaieront que tu sois tué lors d'un accident dans l'arène, par un coup de corne de taureau. C'est pour cela que je vais à Tabi, je vais y chercher une âme, la tienne. Mais pourquoi ne prendrais-je pas deux âmes, celles des adultères ? Que préfères-tu : ta vie ou ta femme ? Faisons un pacte. »

Le premier jour des corridas, le paysan torero fit sensation, et il en fut de même les jours suivants. Les gens se bousculaient sur les échafaudages⁴⁰ pour le voir faire. Mais le dernier jour, il avertit les autres toreros, qui l'avaient maintenant accepté comme l'un des leurs : « Quand on fera entrer le dernier taureau, cachez-vous, ne sortez pas, même si l'on vous traite de lâches : l'animal est un assassin. Vous verrez ce signal : quand on l'attachera au poteau de ceiba⁴¹, un urubu à tête rouge se posera sur le poteau. »

Et il en fut ainsi : les gens furieux criaient toutes sortes d'insultes aux toreros dont ils voyaient la terreur tandis que le taureau cornupète⁴² haletait en cherchant ses victimes ; il les vit dans un coin à l'étage inférieur des échafaudages, se tenant la main discrètement. L'animal fit le tour de l'arène au trot, provocant, puis soudain prit de la vitesse et fonça vers eux en brisant la barrière de l'enceinte comme du verre. Et tout se passa comme il l'avait prédit à propos des amants : « Je les emporterai chacun sur une corne. »

La foule terrorisée criait en voyant s'échapper l'énorme taureau noir. Il sortit des échafaudages en emportant les amants chacun sur une corne, et courut vers le *cenote*.

Un jeune cavalier réagit à temps et lança son lasso au moment même où le taureau se jetait dans le *cenote*. Il tira sur les rênes et le cheval sauta par dessus le trou, appuyant l'un de ses sabots sur la pierre, où resta son empreinte. Le taureau monstrueux plongea dans les eaux

avec ses deux victimes, mais le cavalier ne fut pas entraîné, parce que c'était un homme au cœur pur et que la Vierge eut pitié de lui.

Les passants peuvent observer aujourd'hui encore les traces des sabots du coursier qui a réussi à sauver son cavalier.

Le *jmeen* qui prit peur

Il aurait pu être le plus grand *jmeen* de l'Est ou peut-être de tout le Mayab, mais une crainte soudaine fit qu'il résista aux esprits qui le conduisaient à la demeure des dieux, où il aurait été élevé au rang le plus haut. Cette expérience, qu'il vécut à l'apogée de son âge mûr, fut décisive pour celui que l'on considère comme le plus grand *jmeen* de Tabi.

Voici comment se déroulèrent les événements, selon le récit de don José Armando Moo Moo qui, infatigable, enchaîna trois histoires en un après-midi, avant d'être interrompu par l'approche de la nuit et la faim de ses auditeurs.

Don Antonio Pacheco était donc considéré comme le plus grand *jmeen* du village. Il savait comme personne utiliser les herbes pour soigner tous les types de maux, il guérissait avec efficacité d'un signe de croix les victimes du mauvais œil, d'un vent malfaisant ou de l'art maléfique d'un *jmeen* hostile.

Mais ce qui le grandissait surtout aux yeux de ses compatriotes, c'était l'emploi du *sáastun*, l'équivalent de la « boule de cristal » des histoires occidentales (« j'en avais un », affirmait don Armando en écarquillant les yeux comme s'il s'agissait d'une chose de l'autre monde). Étymologiquement, *sáastun* signifie « pierre transparente » (la contraction de *sáasil*, lumière et *tun*, pierre).

Une fois, un jeune homme d'un village voisin se perdit dans la forêt pendant plusieurs jours. Sa famille désespérée eut recours à don Antonio. Le mage aperçut l'homme égaré : l'endroit où il était fut découvert grâce au *sáastun*, une brigade le trouva évanoui et le sauva.

Le pouvoir du *jmeen* de Tabi était indiscutable. Aussi les gens furent-ils très affligés quand un jour on le ramena paralysé, à moitié mort, sur une civière en branchages improvisée.

Paradoxalement, c'est un *jmeen* apprenti, inférieur en savoir, qui le sauva de la mort. De nombreuses années durant, l'homme continua à servir la communauté depuis son fauteuil roulant, on lui demandait son aide et on le transportait sur un brancard quand il avait à accomplir une cérémonie à la milpa.

Son accident tragique arriva de la manière suivante : on raconte qu'un matin où il allait à sa milpa, les « grands seigneurs » (les Seigneurs de la forêt) lui sont apparus et l'ont saisi par les bras pour l'emmener. Il ne savait pas du tout où on l'emmenait, mais, connaisseur de ces réalités qui semblent fantastiques à d'autres, il se laissa d'abord guider docilement. Il vit, ou il crut voir, une grande demeure, et il acceptait d'y être conduit quand soudain la crainte s'empara de lui. Il se mit à lutter contre les esprits qui étaient plus grands et plus forts que lui.

Ils ne le lâchaient pas et pour ne pas avancer, il se laissa tomber sur le sol, comme font les enfants qui refusent d'aller quelque part. Plus tard, il raconta lui-même que la supposée demeure n'était autre que la tanière d'un blaireau.

Il réussit enfin à se libérer, mais tomba inconscient, et c'est dans cet état qu'il fut miraculeusement sauvé à temps : un passant donna l'alerte.

La population fut donc très impressionnée de voir qu'on le ramenait dans cet état, et les révélations postérieures sur l'événement augmentèrent l'étonnement des villageois.

« Sa maison est là-bas de ce côté. Tu peux lui parler, si tu veux », nous encourageait le conteur. Mais il faisait nuit et la faim, qu'ils avaient oubliée un moment, tenaillait l'estomac des enfants.

Il y a peu, conte don Armando, ce *jmeen* a procédé à la bénédiction d'une milpa et il a eu besoin de l'aide de deux de ses apprentis : ils

firent tout ce que leur indiqua leur maître, mais l'une des offrandes, qui consistait en un récipient rempli de pierres, fit beaucoup rire l'un d'entre eux, surnommé Pancho Panteras. Il rit de bon cœur, non par malice mais par manque de maturité.

Le lendemain, quand Pancho Panteras s'éveilla, il avait de la fièvre et sa mâchoire lui faisait grand mal : la mandibule était déviée vers la droite, fixée dans cette position, si bien qu'il ne pouvait ni parler ni manger.

Son maître, don Antonio, le soigna après une forte réprimande : « J'espère que cette expérience t'apprendra à avoir plus de respect envers les esprits de la forêt », lui dit-il.

Le pauvre apprenti eut à subir bien des moqueries de la part de ses camarades, mais à la suite de cette mésaventure, son surnom devint très populaire.

De l'accident du grand *jmeen*, il existe une version moins connue, et plus extraordinaire. Selon un autre habitant de Tabi, il dut son châtiment à son égoïsme. Les guérisseurs reçoivent le *sáastun* de la part du dieu Cháak⁴³ et quand le *jmeen* termine son cycle, c'est son devoir de le léguer à son meilleur disciple. L'efficacité des *sáastun* est indiscutable : « Quand le *jmeen* va célébrer une cérémonie du *Ch'a'a Cháak*, il enterre au préalable les pierres transparentes aux quatre points cardinaux de l'aire cérémonielle », explique Mario Euán Chan, un villageois très versé dans les coutumes locales. « À peine la cérémonie est-elle terminée que le ciel se couvre et que la foudre brille, et Cháak sous forme d'éclairs descend chercher les pierres enterrées, qui sont sa propriété, apportant avec lui les pluies abondantes qui arrosent les champs. »

Comme monsieur Pacheco allait se « débarrasser » des précieuses pierres, il fut surpris par les divinités de la forêt et emporté dans un lieu inconnu. « Il voulait fermer le cycle, et cela ne devait pas être, commente monsieur Euán : c'est pour cela qu'il fut châtié. »

Ce genre de choses se produit encore dans certains recoins du Yucatán, ces espaces toujours plus rares où l'on peut voir le ciel étoilé sans les interférences de l'éclairage électrique, et respirer l'air pur de la nuit sans les gaz d'échappement des voitures.



Fig. 18. Le retable de la grande église de Tabi.

Pillage à l'église de Tabi

Vers 1940 arriva des États-Unis à Tabi un Américain qui se présenta aux gens comme un retraité à la recherche d'un coin paisible pour vivre ; en réalité, il dépouilla les habitants de leur plus grand trésor, qui était caché dans l'église : un cheval en or. Ignorant ses intentions, ils l'avaient reçu avec plaisir et avaient vécu auprès de lui sans rien

soupçonner. Comme il ne savait où se loger, le visiteur demanda au sacristain, alors jeune père de famille, de le laisser s'installer dans la sacristie le temps qu'il achète un terrain pour y construire une maison. « Je vous paierai pour que vous m'en fassiez une comme la vôtre », leur promit-il.

Le sacristain permit à l'Américain de s'installer dans le logement du prêtre, et il lui apportait le petit-déjeuner, les repas et même un seau d'eau chaude pour sa toilette. Les semaines et les mois passèrent, les gens s'habituerent à la présence de cet homme blanc mystérieux qu'ils commencèrent à regarder comme l'un des leurs.

Un jour le sacristain dit à son hôte qu'il pensait déménager dans un autre village et qu'il mettait sa maison en vente. Immédiatement le Ricain s'offrit à l'acheter, et la paya en espèces sonnantes et trébuchantes, alors qu'il n'occupait finalement jamais l'humble demeure faite de feuillages, de poteaux de bois et de terre battue.

Tous les jours les villageois le voyaient tourner autour de l'église, comme s'il cherchait un objet qu'il aurait perdu, mais ils ne soupçonnèrent jamais que c'était un chasseur de trésors. Subitement, il annonça un bref voyage aux États-Unis ; il revint avec quatre compatriotes dans un grand camion plein d'équipements, qui parurent étranges aux habitants. La tâche du sacristain s'accrut, mais ses bénéfices aussi.

Le jour suivant, on vit le groupe d'hommes défaire toutes sortes d'appareils, qu'ils placèrent autour de l'église. « Ils ont tendu des cordes et pris beaucoup de photos », raconte le villageois plein de souvenirs, narrateur de cette histoire. Ils passèrent encore plusieurs jours à prendre des mesures, un travail que ne comprenaient pas les gens de Tabi.

Ces derniers commencèrent alors à regarder leurs hôtes avec suspicion. Pourtant le pire n'arriva qu'ensuite, le matin où l'on découvrit que les Ricains étaient partis. Les habitants qui accompagnaient

le sacristain déconcerté virent avec stupéfaction qu'à côté de la loge de la Vierge de la Nativité, il y avait un énorme trou de forme rectangulaire, qui avait été tracé à la perfection. « Les Amerloques n'ont même pas eu la délicate attention de reboucher le trou », se lamente don Bonifacio Moo, le narrateur.

Qui sait d'où vient la version selon laquelle le butin était un cheval en or ? C'est pourtant ainsi que se le rappelle la population.

Bonifacio Moo, de Tabi, âgé de soixante et onze ans est parfaitement lucide. Et il ajoute un détail irréfutable : son père lui a raconté l'histoire et le gendre du sacristain trompé, lui-même, l'a confirmée. Le sacristain vivait encore à la mi-août 2011. L'aïeul achève son récit sur un enseignement de son père : « Toutes les églises ont un trésor caché. Si beaucoup d'entre elles le conservent, beaucoup d'autres ont été dépouillées. »



Fig. 19. La petite chapelle qu'habitait la Vierge à Tabi.

La Vierge du *cenote*

Les habitants de Tabi n'ont pas oublié le jour où la Vierge est apparue dans le *cenote*. La matinée était tiède et des jeunes filles étaient allées chercher de l'eau, comme d'habitude.

Elles s'apprêtaient à descendre leurs seaux, quand l'eau commença à résonner et à s'agiter. Presque aussitôt elles virent la Vierge s'élever, flottant à la surface, les yeux mi-clos et les mains jointes. L'eau ruisselait de sa longue chevelure, mais ni elle ni ses vêtements ne paraissaient mouillés. Ce fut un grand jour pour les habitants de ce petit village situé entre Sotuta et Yaxcabá.

« Plusieurs des femmes, effrayées, laissèrent tomber leurs seaux et coururent chercher leur famille pour qu'elle voie l'apparition de ses propres yeux, mais à leur retour la Vierge n'était plus là. L'eau du *cenote* était encore agitée, le calme revint peu après », conte don Bonifacio Moo Dzul, un vieil habitant de Tabi. L'une de ses belles-filles et l'une de ses grand-mères avaient été témoins oculaires de l'événement.

Ce fut un grand jour pour Tabi, dont le nom veut dire « celui qui s'est fait avoir ». Une délégation d'habitants fit le trajet jusqu'à Sotuta pour en ramener un prêtre qui célébra une messe solennelle dans l'ancienne chapelle de la Vierge.

Qui a un jour visité Tabi sait que sur un côté de la petite place sont situés ses trois monuments les plus emblématiques : un *cenote*, les ruines d'une petite chapelle et l'église plus grande ornée d'un beau retable.

L'Histoire retient aussi le village comme l'une des bases préférées des Mayas révoltés lors de la guerre des Castes : Jacinto Pat et Cecilio Chi⁴⁴ y avaient temporairement établi leur campement.

Mais ce que le promeneur d'aujourd'hui trouvera à Tabi, c'est l'histoire du Diable transformé en taureau qui s'est précipité dans le *cenote*, et celle de la Vierge de la Nativité qui est apparue un jour pour consoler ses enfants. En effet, l'un des événements qui ont le plus marqué la mémoire des villageois de Tabi, c'est la disparition de la Vierge de la Nativité. Aujourd'hui on vénère à sa place l'Immaculée Conception.

La Mère de Dieu vivait dans la chapelle qui est en ruines. C'était alors un oratoire où les paroissiens se réunissaient pour la vénérer. Quand on construisit la grande église, les prêtres voulurent faire entrer Notre Dame dans sa nouvelle demeure, mais la Vierge ne fut pas d'accord et le montra en « s'enfuyant » chaque nuit.

« On dit que la première nuit que l'on fit entrer la Vierge dans sa nouvelle demeure, il y eut une fête, des rosaires et une messe solennelle, mais le lendemain matin, les gens eurent la grande surprise de ne pas la trouver à sa place : elle était sur l'autel de sa petite chapelle de toujours », raconte don Bonifacio Moo.

De nouveau, les paroissiens prirent la statue et la portèrent en procession solennelle jusqu'à sa nouvelle demeure, mais le lendemain ce fut la même chose : la Vierge était dans sa chapelle. « Les gens auraient dû comprendre que son nouveau logis ne lui plaisait pas, qu'il fallait la laisser dans sa petite chapelle, mais ils s'obstinaient à la changer de place. »

Après ses dernières « escapades », on trouva la statue de la Vierge installée au bord du *cenote*, si bien que lorsqu'un jour on ne la vit plus ni dans l'église ni dans l'ancienne chapelle, on pensa qu'elle était allée dans le *cenote* : c'est en vain que des groupes de villageois allèrent la chercher dans les bourgades des alentours, nulle part, ni dans les églises ni dans les rues, on ne leur donna des nouvelles de leur patronne.

Cette conviction fut confirmée le matin où les jeunes filles virent la Vierge émerger des eaux : l'événement consolida la foi que l'on avait

en elle. Mais la foi d'un village, les croyances qui font sa cohésion, qui donnent un sens à sa vie, sont différentes des causes dont se nourrit l'histoire officielle.

À la fin de l'année dernière, durant une visite au village du *cenote* Calabazo (*Chuj ts'ono'ot*)⁴⁵, ce qui était son vrai nom avant que les Espagnols ne le changent en Tabi, j'ai parlé à la fille de l'ancien sacristain, un homme qui avait consacré presque toute sa vie au service de l'Église.

« Il est malade, commença-t-elle à me raconter spontanément. Il a perdu l'usage de la parole. » Je découvris que l'ancien agonisait en silence dans un hôpital public de la ville de Mérida.

Connaissant la terreur qu'inspirent les hôpitaux des villes aux hommes simples des villages mayas, je lui demandai s'ils avaient envisagé de le ramener à la maison avant sa mort. Elle répondit qu'elle n'y avait pas pensé, mais qu'elle en parlerait en famille.

Elle ajouta alors : « Il a voulu nous dire quelque chose sur la statue de la Vierge : il a voulu nous dire où elle se trouvait. » Elle laissa entendre qu'à un certain moment, le vieux sacristain avait cédé la statue à une personne influente, et qu'elle était toujours en la possession de cette personne. « Il a essayé de nous dire son nom, mais il ne pouvait déjà plus parler », fit-elle avec regret. Je lui ai répondu que ce geste était suffisant pour qu'il fût en paix, et que l'important maintenant était de ne pas le laisser seul à l'hôpital.

Au début de janvier, j'ai demandé des nouvelles du vieillard, mais on m'a répondu qu'il y avait plusieurs mois qu'il était mort.

À quelque heure, à quelque jour que l'on arrive dans ce petit village rural, on rencontre toujours des gamins qui s'amusent dans le parc ou sur le terrain de jeux ; si l'on s'arrête et que l'on descend de voiture, ils viennent aussitôt vous demander : « Tu as vu la Vierge ? Viens ! D'ici on la voit. Regarde : là, ce sont ses cheveux ! »



Fig. 20. Le cenote *Chuj ts'ono'ot* à Tabi.

L'agresseur des *alux*

Angoissé par une série d'événements étranges qui se produisaient dans son foyer, un collègue en quête de réponses fit appel à un expert en ces phénomènes paranormaux que l'on soupçonne d'être causés par les *alux* : autrement dit, à moi.

« Comment puis-je savoir s'il y a un *alux* chez moi ? » demandait-il à brûle-pourpoint, quand je m'approchai un soir de son poste de travail.

La question me surprit, et je ris avec ceux qui nous entouraient. En tout cas, un *alux* n'est pas un être malfaisant. Il peut être espiègle, tout au plus, et il ne veut rien d'autre que ce que nous voulons nous-mêmes, le respect de sa personne (pouvons-nous l'appeler ainsi ?) et le respect de ce qui lui appartient.

À ce que j'en sais, les *alux* n'entrent pas dans les maisons, à moins qu'on ne les y introduise sans le savoir, parce que ces petits êtres « vivent la nuit et sont pétrifiés pendant la journée », m'a expliqué doña Marta Cetina, habitante de Peto : un de ces lutins avait tiré les doigts de son mari une nuit qu'il essayait de dormir au milieu de la jungle.

De fait, les hommes d'autrefois, experts dans ce domaine, appelaient les *alux* par leur nom complet, *alux k'at*, évoquant ainsi l'argile dont ils sont faits.

Les foyers sacrés de ces petits êtres sont les forêts vierges, et c'est pour cela que lorsqu'un homme va défricher un terrain pour se faire une milpa, il cherche à s'assurer par des offrandes la bienveillance des esprits qui habitent ces lieux.

Les faits s'étaient produits à quelques kilomètres de Peto, du côté de Santa Rosa, Libre Unión et Catmis : le mari de doña Marta vécut là une aventure qui lui fit croire à l'existence des *alux*.

Employés d'une entreprise en bâtiment, quatre hommes qui apportaient du matériel dans une ferme située dans la forêt basse durent dormir en route suite à une avarie sur l'un des camions. Peu auparavant, ils avaient vu, sur une espèce d'autel improvisé au bord du chemin, une figurine de terre représentant un garçon, si curieuse, « si mignonne », que l'un d'eux s'approcha pour la toucher et, avec un peu de curiosité et beaucoup de malice, lui donna des calottes.

Cette nuit-là, les voyageurs ne purent dormir : à peine étaient-ils couchés que quelqu'un leur tira les doigts. Ils rentrèrent tous dans les cabines, mais leurs visiteurs inopportuns, qui les considéraient comme des intrus, continuèrent à les déranger.

L'agresseur de la figurine était le plus mal en point : dès la tombée de la nuit, il avait eu une poussée de fièvre si forte qu'il en avait des hallucinations ; il voyait des scènes qu'il décrivait aux autres et qui les épouvantèrent, car « c'était des choses que l'on ne doit pas voir », raconte Marta.

Un vieux qui passait par là les interrogea et, mis au courant de ce qui s'était passé, les réprimanda d'être restés dormir dans un lieu « qui avait des propriétaires ». Il conseilla au malade, s'il ne voulait pas mourir de sa fièvre, de revenir à l'endroit où était la figurine de terre et, en signe de repentir, de lui demander pardon, de lui caresser la tête avec tendresse et d'y déposer un baiser.

Ainsi fut guéri l'agresseur de l'*alux*, et ses compagnons crurent en ces petits propriétaires de la forêt, qui dans le Mayab sont l'équivalent des lutins.

Des *alux* à Uxmal

À ceux qui croient que l'*alux* est le nom d'un hôtel ou une part de l'imagerie religieuse des Yucatèques ignorants, j'annonce cette nouvelle : les *alux* existent.

Après avoir assisté au spectacle de Son et Lumière d'Uxmal, toute la famille, petits et grands, est restée un moment sur place et nous avons pris des photos des édifices magnifiquement éclairés par la lune, tandis que les autres spectateurs quittaient le site.

À l'une des entrées des bâtiments interdits au public était assis Javier, un technicien chargé d'ouvrir et de fermer les boîtes des projecteurs utilisés pour le spectacle. Je le saluai, lui demandai son nom. « Est-ce que cela me fait peur de marcher dans l'obscurité parmi les pierres et les broussailles ? Non monsieur, j'en ai l'habitude et je connais bien les chemins.

— Est-ce que je ne crains pas de me trouver en face d'un serpent à sonnettes ? Il rit. Bien sûr que non, monsieur. Il n'y en a pas ici.

— Est-ce que les *alux* existent vraiment ? Évidemment, monsieur, répond-il avec naturel. Oui, ils existent. Bien sûr je ne les ai pas vus parce qu'ils ne se laissent pas voir. Mais on sent leur présence. Quand nous croisons des sentiers, ils ne cessent de nous ennuyer, ils nous lancent des cailloux (et il joint l'index et le pouce pour indiquer la taille des pierres). Ils ne nous blessent pas, ils ne nous font pas de mal. Ils sont seulement espiègles.

— Je suis ici depuis sept ans et je me suis habitué à eux. Par exemple, ajoute-t-il, en se tournant pour désigner l'intérieur de la pièce sur le seuil de laquelle il est assis, depuis que je suis ici ils n'ont pas cessé de me lancer des cailloux : ils sont à l'intérieur. »

Il rappela alors le cas de deux touristes, égarés dans les bois d'Uxmal et retrouvés deux jours plus tard par des paysans de San Simón, un chef-lieu distant de vingt kilomètres d'Uxmal, qui appartient à la municipalité de Santa Elena. Les étrangers avaient raconté qu'ils avaient survécu grâce à des enfants qui leur avaient donné de l'eau. « Ces enfants sont les *alux* : d'où viendraient de vrais enfants dans la forêt ? »

Javier parle avec conviction, avec naturel. Pour lui, dire que les *alux* sont là, c'est comme dire que le ciel est là au-dessus de nous, inaccessible mais bien réel. C'est un homme jeune, d'environ vingt-cinq ans, brun, tanné par le soleil. Et moi, je le crois. J'éprouve le besoin de retourner parler longuement avec lui, sans être pressé par le temps, sans la menace des lampes qui s'éteignent.



Fig. 21. Les travaux archéologiques n'identifient pas d'*alux*.
Mais des figurines de terre comme les « sept poupées » trouvées au temple
de Dzibilchaltun (VII^e-X^e s.) peuvent y faire penser.

L'*alux* qui a volé la voix d'une petite fille

Dans un village reculé du sud du Yucatán, une petite fille perdit la voix après une rencontre fortuite avec un *alux*. Voici les faits, selon le récit de ma sœur Flor, qui a été enseignante bilingue près de l'endroit où s'est produite l'histoire qu'elle raconte.

Il y avait dans la famille en question trois enfants, deux garçons et une fille. Tous les matins, les petits jouaient dans la cour au sol nu, et chaque jour leur mère leur recommandait de ne s'éloigner de la maison

et de n'entrer dans les bois sous aucun prétexte. Leur père allait à sa milpa dès le point du jour et ne rentrait qu'à la nuit pour se coucher.

Un jour, lasse de faire toujours la même chose au même endroit, la fillette osa une incursion dans les fourrés en désobéissant à sa maman. Les avertissements de ses frères furent vains, la petite s'éloigna. Dieu sait jusqu'où elle alla et ce qu'elle vit, car elle revint très silencieuse et apparemment très contente, tenant dans ses petites mains une figurine en terre représentant un enfant.

Ses frères voulurent examiner le nouveau jouet, mais la fillette ne voulut pas le leur prêter. Elle joua avec la poupée toute la journée et le soir la plaça dans un coin de la maison sans que ses parents y attachent beaucoup d'importance.

Le lendemain, quand la petite fille se leva et alla prendre son jouet, elle vit qu'il n'était pas où elle l'avait mis. Elle le chercha en vain : la statuette en terre s'était volatilisée. Elle se mit à questionner ses frères en les tiraillant et en leur faisant des signes, car, fait incroyable, elle avait perdu la voix.

Les parents, maintenant très effrayés, s'en furent exposer l'affaire au *jmeen* du village. Il les réprimanda et leur dit que la figurine emportée par la fillette était un *alux*. « Ces êtres dorment le jour, mais se réveillent la nuit », leur dit le sage maya. « La petite l'aura trouvé sur un tas de pierres et l'aura pris en croyant que c'était un jouet, mais l'*alux* s'est réveillé cette nuit et est rentré chez lui. Vous devez le chercher et lui faire une offrande pour qu'il rende sa voix à l'enfant », leur recommanda l'aïeul.

Pourtant, chose étrange, les parents ne crurent pas à ce qu'avait dit le *jmeen* et pensèrent que la fillette recouvrerait sa voix avec le temps.

Mais la petite n'a jamais retrouvé la parole, et bien qu'elle ait voulu retourner dans les bois, la vigilance de ses frères l'en a empêchée.

Dans les villages, les adultes recommandent de ne pas jouer avec la glaise. « C'est mauvais », disent-ils sans plus, mais l'interdiction est peut-être en relation avec les *alux* : ceux-ci risquent de causer des maux qui pourraient être guéris si les parents accordaient un peu de foi aux croyances anciennes.



Fig. 22. Des wáay mayas de l'époque classique : « jaguar d'eau », « pécari mange-feu », « jaguar de feu », « feu est la parole de la chauve-souris ».

Les seigneurs de la nuit

Dans le Mayab, il n'y a pas de sorciers comme ceux des contes nés sous d'autres latitudes. Pas d'hommes ou de femmes avec des chaussures aux énormes boucles d'argent et un chapeau pointu, capables de voler à cheval sur un balai.

Il n'y a pas à ma connaissance dans le Mayab de magiciens qui préparent leurs potions dans d'énormes chaudrons, ni qui font des mixtures d'ingrédients étranges, comme des éléments humains : cheveux ou dents par exemple, ou restes déterrés dans les cimetières.

Le sorcier du Mayab est plus modeste, moins présomptueux, mais il est aussi puissant, sinon davantage, que les personnages que les enfants découvrent dans leur tendre enfance, couchés dans leur hamac ou dans leur lit, grâce à la littérature européenne et plus récemment à Harry Potter.

Plus encore : dans ces terres qu'ont habitées nos ancêtres, il n'y a pas de sorcier *stricto sensu*. Il y a en revanche des hommes qui à un moment donné ont appris l'usage des herbes pour soigner les maladies (des herboristes, dit-on dans les villages), et d'autres qui à cette science des plantes médicinales ajoutent la connaissance de certaines prières ou invocations magiques, connues d'eux seuls (beaucoup les appellent *jmeen*).

C'est à un autre niveau que se situe le *wáay*. Si l'on doit faire un classement, il faut poser à la base de la pyramide l'herboriste, au-dessus le *jmeen*, et encore au-dessus de lui le *wáay*, qui échappe à toute définition et est évidemment plus puissant que tous les autres.

Qu'est-ce qu'un *wáay* ? C'est un homme qui a la capacité de se transformer en animal. Comment fait-il ? Quelles boissons absorbe-

t-il, quelles prières prononce-t-il pour que s'opère une si merveilleuse métamorphose ? Nous ne le savons pas : personne n'a interviewé de *wáay* et personne ne le fera, je crois.

Si le *wáay* prend la forme d'un chien, nous avons le *wáay peek'*. S'il adopte la forme d'un chat, nous avons le *wáay miis* ; la forme d'un bouc, et c'est le *wáay chiivo* ; celle d'un cochon, le *wáay k'éek'en*. Il peut aussi prendre la forme d'un oiseau, c'est le *wáay ch'tich'*.

Mais il est bien connu que les formes que préfèrent ces étranges personnages sont celles du chien et du chat. Peut-être est-ce à cause de leur facilité de locomotion : il est évident qu'il est plus facile de pourchasser un bouc ou un porc qu'un chat.

Souvent le chien ou le chat aiment se mettre sur les murets de pierres sèches (en maya le muret se dit *koot*), et de là naît un nouveau concept : le *wáay koot* (le « sorcier » du muret). Si un fiancé apparaît tout-à-coup au-dessus du mur pour épier sa belle, il n'est pas étonnant que sa future belle-mère lui dise : *beyech wáay kote'*, c'est-à-dire « tu ressembles à un sorcier du mur ».

En général, on n'aime pas les *wáay*, on ne les tolère pas. C'est pourquoi ceux qui pratiquent cet art obscur restent le plus souvent à l'écart de la population : au bout du village, dans un hameau peu visité. Ils vivent fréquemment sans conjoint, dans le plus strict célibat. Ils recherchent la solitude, ils sont repliés sur eux-mêmes.

Dans un texte précédent, j'ai raconté l'expérience de mon père qui était sur le point de s'initier à l'art d'être *wáay*. Dans le même texte j'ai évoqué l'attaque d'un *wáay k'éek'en* contre mon oncle qui allait rendre visite à sa fiancée à la tombée de la nuit.

Ces magiciens mayas peuvent même garder leur forme animale pendant le jour. Mon père m'a ainsi raconté une fois le cas de deux frères *wáay* débutants, transformés en boucs. Attrapés par des adolescents espiègles, ils furent employés comme bêtes de somme, les

jeunes gens leur ayant placé à chacun une charge de bois sur le dos. Depuis, j'ai entendu à Kaua, près de Valladolid, un aïeul raconter une histoire similaire.

Je me rappelle, quand j'étais enfant, être resté seul dans notre petite maison, pendant que les adultes faisaient une battue pour capturer un *wáay* qui rôdait par là, tandis que les chiens hurlaient comme si on leur avait donné des coups de bâton.

Il y a de bons *wáay*, d'autres mauvais, mais les gens ne les aiment pas.

On peut dire beaucoup de choses sur les *wáay*. Je les admire, peut-être parce que papa a voulu être l'un d'entre eux. Je les admire parce qu'ils peuvent se métamorphoser même s'il n'y a pas de pleine lune, contrairement aux loups-garous, dont le pouvoir est si limité.



Fig. 23. La Glorieta de la Dondé, avenue Itzaes à Mérida,
où une nuit le xooch' a averti l'auteur.

L'enseignement du *xooch*'

Mon ami, l'oiseau de mauvais augure (*xooch*⁴⁶), est revenu et a crié près de ma fenêtre une nuit, un vendredi où je me préparais une boisson. « Te voilà de retour », ai-je pensé en souriant, et j'ai indiqué à ma femme l'embrasement d'où venait le cri ; mais le programme de télévision était plus intéressant que la moustiquaire de la cuisine.

C'est vrai : mon ami est un oiseau de mauvais augure. Au début, son appel strident, un cri unique à chaque fois, me faisait trembler ; mais peu à peu ma peur s'est dissipée : nous avons commencé à être amis le jour où je lui ai avoué mon respect pour son noble travail et ma disposition à accepter humblement son message, d'où qu'il me l'apportât et quel qu'il fût. Depuis lors, ses apparitions, fréquentes à une certaine époque, se sont progressivement espacées.

Voici peu ou prou quelle est ma relation avec ces oiseaux, et je jure devant Dieu que tout ce que je vais écrire est véridique.

Avant la mort de la grand-mère Tiburcia, un oiseau sinistre entra un jour dans l'humble chaumière et se posa au sommet du croisillon qui soutenait le toit de feuillages. Il s'arrêta quelques instants comme pour donner un message ou un salut, puis prit son vol, tournoya une ou deux fois et sortit, laissant les adultes en proie à une grande désolation.

Accroupi près de la porte bleue de notre modeste logis, et rien que par cette visite insolite, j'eus, sans bien comprendre que c'était là le présage d'un deuil, la certitude de l'événement que ceux qui soignaient la malade se refusaient encore à accepter : la personne la plus âgée de la maison et la plus sage, notre diseuse de contes, allait bientôt partir.

Qui, dans les villages du Mayab, ne frémit encore aujourd'hui en entendant le cri d'un oiseau de nuit⁴⁷ ? Par les nuits claires et paisibles, on peut voir une silhouette blanche traverser l'espace étoilé, et entendre son lourd battement d'ailes. Les anciens racontent que cet *áak'ab ch'iich'* (oiseau nocturne) laisse tomber sa bave quand il passe au-dessus d'une maison... – et malheur à l'enfant couché sur le dos qui aurait la bouche ouverte : sa mort sera foudroyante.

Si, en ce jour décisif, la mort de la grand-mère Tiburcia n'avait été bien réelle, j'aurais cru ce qu'affirment les gens d'aujourd'hui à la mentalité citadine : ce n'est qu'une superstition, qui a pour but d'éviter que l'enfant ne s'étouffe dans son sommeil.

La deuxième rencontre eut lieu une nuit que je suivais l'avenue Itzáes, étrangement vide de voitures, juste comme je tournais au rond-point Miguel Hidalgo et passais devant chez Dondé, le fabricant de gâteaux secs. Le cri, venant de ma gauche, me glaça : « Je vais mourir », pensai-je.

Les enfants dormaient, la fillette sur les jambes de sa mère, son frère sur la banquette arrière. Nous étions dans la petite Coccinelle qui esquivait chaque nuit des bolides conduits par des gens pressés : ce n'était pas une absurdité de penser spontanément « je vais mourir ».

Ensuite, le *xooch'* apparut à plusieurs reprises dans des endroits distincts tandis que nous étions en route pour la maison : à la hauteur de Tanlum quand j'attendais le feu vert, près du cimetière de Chuburná, près de l'église de Chuburná, et finalement comme j'ouvrais la grille de la maison pour garer mon fidèle véhicule.

Mes pensées évoluèrent progressivement des plus sombres aux plus rassurantes : « Il s'agit peut-être d'un parent », me dis-je en pensant à ceux qui avaient un problème de santé. « Peut-être son nid est-il du côté de Francisco de Montejo ou de Progreso », raisonné-je une autre fois.

Mais un jour j'abandonnai ces justifications et je me dis : « Bon, c'est bien. Si je dois mourir, soit. Je l'accepte et dès demain je commencerai à redresser dans ma vie ce qu'il y a à corriger, à mettre en ordre ce qui est en désordre. »

Et, chose étrange, l'oiseau disparut, jusqu'à la nuit de ce vendredi où il me salua (voilà ce que j'aime à penser), de la fenêtre de la cuisine.

Le plus grand enseignement du *xooch'* est d'avoir dissipé en moi la peur de la mort : maintenant, je la vois presque comme une sœur. Parfois j'aime à croire que l'esprit de l'un de mes ancêtres m'a envoyé cet oiseau pour me rappeler que je dois toujours être prêt pour le moment ultime⁴⁸.

« Je vis en mourant depuis l'enfance », dit le psalmiste. Et qu'est-ce que la philosophie, sinon une préparation à la mort ? suggérerait Platon.

Notes de la traductrice

1. La guerre des Castes, révolte des Mayas dans la péninsule du Yucatán, 1847-1901. Voir *infra*, postface, p. 105.
2. Tous les termes mayas figurent dans le texte original.
3. Mayab, nom maya du Yucatán.
4. Un baktún est une période de 400 années de 360 jours ou tún. Voir *infra*, postface, p. 121-123.
5. CIESAS, Centre de recherches et d'études supérieures en anthropologie sociale (Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social), dont l'un des sièges est à Mérida.
6. Antonio Mediz Bolio (Mérida 1884-Mexico 1957), *La Tierra del faisán y del venado* [La Terre du faisán et du cerf], Mérida, 20 décembre 1974.
7. *Jmeen*, prêtres mayas. Voir *supra*, « Les seigneurs de la nuit », p. 91-93, et *infra*, postface, p. 110-111.
8. Cocoyol ou *Acroconia aculeata*, palmier donnant des fruits à coque dont on fait une friandise dans la péninsule du Yucatán (Mexique et Belize).
9. Nohpat, antique cité maya dont les ruines sont à la sortie de Santa Elena, en direction d'Uxmal.
10. A. Mediz Bolio, *La Tierra*, livre 4, sur la création légendaire d'Uxmal, p. 83 : « Elle vend une gourde d'eau froide au voyageur assoiffé, mais elle demande en paiement un petit enfant, pour que le dévore son affreux serpent couleur de maladie. »
11. La rue officinale, *Ruta graveolens*, est une plante de la famille des Rutacées, cultivée pour ses propriétés médicinales.
12. Milpa, champ de maïs des Mayas. Voir *infra*, postface, p. 108
13. Ils sont cités par A. Mediz Bolio dans *La Tierra* et dans la célèbre chanson *El Caminante del Mayab*. Voir *infra*, postface, p. 117-119.
14. *Xtes* ou *Amaranthus spinosus* L., amarante épineuse ou épinard piquant, haute

plante épineuse qui envahit les terrains vagues ; *chi'ichi'bej* ou *Sida acuta* Burm. f., petite plante à fleurs jaunes de la famille des Malvacées qui pousse le long des chemins (*bej*). Renseignement donné à l'auteur par Filogenio May Pat, technicien du Centre de recherche scientifique du Yucatán (CICY).

15. Emilio Zapata (1879-1919), l'un des principaux acteurs de la révolution mexicaine de 1910 contre le président Porfirio Díaz et de la guerre civile qui s'en est suivie, défenseur des droits des paysans.

16. Huipil, blouse ou robe typique des femmes mayas ; au Yucatán, le huipil est blanc et brodé de fleurs et de motifs de couleurs vives.

17. Voir *infra*, postface, p. 118.

18. *Sascaberbas*, carrières de « terre blanche », en maya *saskab*.

19. Urubu, sorte de vautour d'Amérique.

20. L'ermitage de Sainte-Élisabeth (Ermita de Santa Isabel), à Mérida.

21. *Tapacaminos*, « celui qui bouche le chemin » ; *Wa'awa'apach*, « le très grand géant ».

22. *Pu'ujuy* ou *Nyctidromus albicollis yucatanensis*.

23. *Atole*, boisson à base de farine de maïs et d'eau, avec divers assaisonnements.

24. *Ch'el*, pies au plumage bleu et brillant, qui détruisent les champs de maïs.

25. *Nixtamal*, pâte de maïs à partir de laquelle sont fabriquées les tortillas. On rend le maïs assimilable en le faisant cuire dans une solution alcaline : ce processus est appelé « nixtamalisation ».

26. *Pozol*, boisson fermentée préparée à partir d'une pâte de maïs dissoute dans l'eau. Les boules de pâte sont utilisées comme provisions pour la journée de travail à la milpa ou les expéditions dans la jungle.

27. Jorge Luis Borges (1899-1986). « Les ruines circulaires » est l'une des nouvelles du recueil *Ficciones* (trad. fr. *Fictions*, Paris, Gallimard, 1951), paru à Buenos Aires en 1944. Le héros y crée méticuleusement par le rêve un disciple, un fils, nouvel Adam, auquel il donne la vie, la liberté et l'oubli de ses origines ; seul le Feu, dieu du temple circulaire où a lieu la création, sait avec lui que cet être n'est qu'un songe. Mais le héros lui-même, mourant sans combustion dans l'incendie du temple, comprend finalement qu'il n'est lui aussi que la projection du rêve d'un autre.

28. Descartes (1596-1650) fait à Neubourg le 10 novembre 1619 trois songes qui sont à l'origine de sa méthode philosophique : « s'étant couché tout rempli de son enthousiasme, et tout occupé de la pensée d'avoir trouvé ce jour-là les fondements de la science admirable, il eut trois songes en une seule nuit, qu'il s'imagina ne pouvoir être venus que d'en haut » (selon son biographe Baillet). Le philosophe s'enferme alors et conçoit le système philosophique qu'il expose ensuite, en particulier dans le *Discours de la méthode* (1637).

29. J. Diaz Bolio, *La Serpiente emplumada, eje de culturas* et *La Geometria de los Mayas y el Mayarte crotalico*. Voir *infra*, postface, p. 109-110 et fig. 27.

30. L'expression familière désignait la récolte du chicle, gomme tirée du sapotillier. Voir *infra*, postface, p. 109.

31. Sapotillier ou *Manikara zapota* ou *achras sapota*, de la famille des Sapotacées.

32. Analgésique et antipyrétique dont le principe actif est le paracétamol (ou acétaminophène).

33. Environ 9 euros.

34. *Cenote*, large puits naturel. Voir *infra*, postface, p. 107.

35. *Wolpoch* ou cantil (d'un mot du maya tzeltal voulant dire « lèvres jaunes »), la vipère *Agkistrodon bilineatus*.

36. Fray Estanislao Carrillo, franciscain né à Teabo en 1798, guide de Frederick Catherwood et John L. Stephens (entre 1839 et 1840), mort en 1846. Il a été étudié récemment par l'archéologue Alfredo Barrero Rubio, professeur à l'Université autonome du Yucatán (UADY).

37. *Comal*, plaque pour faire cuire les tortillas.

38. Cette jolie conclusion est aussi une allusion au *Popol Vuh*, où les chiens et les ustensiles de cuisine se révoltent contre les mauvais traitements que leur ont fait subir les figures de bois, première ébauche des hommes, dont la destruction aboutit aux races de singes (A. J. Christenson, *Popol Vuh. The Sacred Book of the Maya*, p. 87-88 et *Popol Vuh. Literal Poetic Version*, p. 34-36 ; cf. K. Taube, *Mythes aztèques et mayas*, p. 103).

39. Dans *Le Pendule de Foucault* (1988, trad. fr. Paris, Grasset, 1990).

40. Au lieu de gradins, les arènes des villages mayas ont des échafaudages qui forment des sortes de loges sur plusieurs niveaux.

41. La ceiba, fromager ou kapokier, *Ceiba pentandra*, de la famille des *Bombacaceae*, l'arbre sacré des Mayas. Lors d'une corrida, on dresse au centre de l'arène un poteau en ceiba auquel on attache le taureau.

42. Le taureau qui donne de la corne (cf. « *Jam cornu petat* », Virgile, *Buc.* 3, 87), tel qu'on le voit, sabot levé et tête baissée, sur des monnaies grecques et romaines.

43. Cháak, le dieu de la pluie. Le *Ch'a'a Cháak* est une cérémonie pour faire pleuvoir ; voir *infra*, postface, p. 111-114.

44. Jacinto Pat et Cecilio Chi, chefs de la guerre des Castes, morts respectivement en 1849 et 1848.

45. Le *cenote* portait le nom de la « gourde », dont il avait la forme (renseignement donné par l'auteur).

46. *Xooch'*, variété de hibou.

47. « Le signal de la nuit et de la mort est la chouette qui vient en volant dans le vent d'ouest et siffle au-dessus des maisons des hommes. » (A. Mediz Bolio, *La Tierra*, p. 115)

48. Dans le *Popol Vuh*, les messagers du monde inférieur, domaine des morts (Xibalba), sont des chouettes. Inversement un être mythique du Codex de Dresde s'appelle « chouette du treizième ciel », et est donc situé au sommet du ciel supérieur.



Fig. 24. Présentation de *La Mujer sin cabeza* le 7 décembre 2012, au CIESAS de Mérida, par l'auteur.

Une nouvelle aurore

par Nicole Genaille

Le nouveau Soleil approche : entends ses pas.
Le túunben k'iino' táan u náats'a : u'uy u xíinbal.
El nuevo Sol se acerca : oye sus pasos.
(el Chilam Balam)

Joie des techniques modernes : j'ai connu José Natividad Ic Xec grâce à son site Internet *elChilamBalam.com*. Il s'en est suivi une grande amitié mêlée de respect et d'admiration.

Enseignante en grec et en latin, à l'École normale supérieure puis en classes préparatoires aux Grandes Écoles, chercheur en égyptologie spécialiste des cultes isiaques, j'ai parallèlement toujours eu beaucoup d'intérêt pour l'Amérique latine, et depuis plusieurs années je cherche à approfondir ma compréhension du monde maya. Après une première approche des glyphes et de la civilisation classique, après quelques tentatives pour apprendre le kaqchikel, langue maya du Guatemala, j'ai découvert sur Twitter les jolis textes bilingues d'*el Chilam Balam*, écrits dans la langue maya du Yucatán (le « maya » proprement dit ou, en maya, *maaya t'aan*) et traduits en espagnol, et cela a été pour moi une bouffée d'air frais. Le site Internet que rédige José Ic est nourri à la fois de son expérience personnelle de Maya, parlant maya, qui veut donner à ses compatriotes la fierté de leur langue, de leur civilisation, bref de leurs racines, et de son humanité, de sa culture universitaire approfondie, et aussi de son humour. J'ai appris à mieux connaître et apprécier José Ic au fil du temps, tout en progressant dans sa langue

maternelle : finalement, il m'a même, par vidéoconférence, donné des cours individuels de maya, trésor inestimable pour l'occidentale que je suis.

À la sortie de son livre *La mujer sin cabeza y otras historias mayas* en décembre 2012, j'ai été très touchée, alors que je lui écrivais que je traduirais volontiers son livre en français « pour le plaisir », qu'il réponde avec enthousiasme en me demandant de me charger d'une traduction publiable. Outre la preuve d'amitié qu'il me donnait ainsi, il me confiait en même temps les secrets de son « âme maya » à transmettre dans la lointaine Europe. J'espère avoir été digne de cette confiance¹.

¹ Sans les renseignements personnels et l'appui constant de José Ic, ni la traduction, ni les notes ni mon commentaire n'auraient pu aboutir. Qu'il soit vivement remercié de cette aide inestimable. J'ai une dette de gratitude envers Bernadette Leclercq-Neveu qui m'a suggéré de proposer cette traduction aux éditions Rue d'Ulm, et a fait appel à l'attention bienveillante de Lucie Marignac. Et je suis profondément reconnaissante envers celle-ci d'avoir accueilli cet ouvrage dans sa collection « Versions françaises ». Elle nous a également permis un large choix d'illustrations. Aussi, grâce aux nombreuses photos de l'auteur, le lecteur français découvre-t-il le paysage maya avec ses habitants, ses maisons, ses cérémonies sacrées, sa flore mystérieuse ; des monuments célèbres et d'autres plus modestes ; des chefs-d'œuvre artistiques et des lieux étranges ; et même les véritables interlocuteurs de José Ic.

Ce livre est une histoire de famille. C'est d'abord de l'auteur, José, que le lecteur découvre les facettes. Journaliste indépendant, il va interviewer les témoins de ses histoires avec la sympathie, au sens exact du terme, d'un compatriote, et il nous communique leur nom, voire leur âge, avec respect et affection. Enseignant (et bon enseignant, j'en suis garante), il a abandonné le Séminaire pour entrer à la Faculté d'éducation de Mérida. Travailleur social, il doit venir à bout de serpents dans sa chambre. Philosophe, il choisit d'achever son livre par le nom de Platon. Et, surtout, enfant puis adulte, il est fasciné par des contes, des événements, tous plus extraordinaires voire horribles les uns que les autres, qui font ainsi partie non seulement de son patrimoine, mais aussi de sa vie.

Mais on découvre aussi sa grand-mère, Tiburcia, dont la jeunesse mouvementée a lieu à l'époque troublée de la guerre des Castes², la diseuse de contes qui évoquait nombre de ces histoires, la nuit, assise dans son hamac, à ses petits-enfants bouche bée. On rencontre son père, Luis (*U k'aaba in taatae' Lu'is*, « le nom de mon père est Luis », m'avait-il dit en guise d'exemple lors de ma première leçon de maya) : son père qui, dans l'inconscience de la jeunesse, a voulu être un *wáay*, son père mordu par une vipère fer-de-lance, la plus dangereuse du pays, en allant récolter le chicle. On voit aussi sa mère, Donata, qui éprouve pour la pauvre voiture laissée sous un soleil de plomb une compassion que son fils, ému, comprend et partage. On entrevoit sa femme et ses enfants, en voiture à Mérida, au Son et Lumière d'Uxmal, ou sautant dans l'herbe des ruines de Yaxunah.

² La guerre des Castes éclata en 1847, dans la région de Valladolid. Les Mayas révoltés réussirent à reconquérir une grande partie de leur territoire, mais une trêve agricole renversa la situation. Les Mayas se concentrèrent alors autour de Chan Santa Cruz (aujourd'hui Felipe Carrillo Puerto) et du culte de la Croix Parlante. Mais à la fin du XIX^e siècle, affaiblis par une épidémie, ils furent vaincus par les troupes fédérales, qui occupèrent Chan Santa Cruz en 1901.

Dans ce livre, justement, c'est tout le nord du pays maya qui se révèle à nous, la presqu'île et plus précisément l'État du Yucatán, au sud-est du Mexique. Le nom maya du Yucatán, le Mayab, a été préservé dans la traduction.

José Ic a appris les noms des villages du Mayab de la bouche de sa grand-mère, et il nous en fait savourer les sonorités pour nous étranges : Tixcaltuyub, Chichimilá, Tiholop ou Tabi, village auquel tout un « chapitre » est consacré.

Des sites historiques ou archéologiques apparaissent au détour d'une phrase : Mani, le monastère tristement célèbre où l'évêque du Yucatán Diego de Landa ordonna en 1562 l'autodafé d'un grand nombre de *codices*, privant pour l'avenir les Mayas et les spécialistes d'un inestimable patrimoine de textes écrits en glyphes ; Yaxunah (« La première maison »), le petit site au sud de Chichén Itzá comprenant



Fig. 25. À l'entrée de Tiholop, une croix sous un toit, devant une maison maya.

entre autre une pyramide et un musée, et connu par la longue route antique, *sacbé*, qui le reliait au site de Cobá ; la *Ruta Puuc* enfin, avec Nohpat et surtout Uxmal, dont nous devinons derrière l'allusion au Son et Lumière les monuments les plus célèbres, la vertigineuse pyramide du Devin ou le quadrilatère des Nonnes. Chichén Itzá, trop touristique, n'a pas sa place ici.

De plus grosses agglomérations sont citées : au sud-est Peto, la ville natale de l'auteur où se trouvait le petit restaurant de son grand-père, avec toute sa région ; à l'est Valladolid ; et surtout au nord Mérida, la capitale de l'État, où José Ic vit et travaille et qu'il parcourt en voiture dans la dernière histoire, à l'appel redoutable d'une chouette de mauvais augure. Il en évoque rues et magasins, fait allusion à son centre historique somptueux avec la maison en style plateresque du fondateur de la cité³, Francisco de Montejo. Toute une histoire est consacrée à l'ermitage de Sainte-Élisabeth, avec son grand escalier d'où un moine sans tête toise des enfants. Mais plus souvent, il rappelle que ses hôpitaux (O'Horán) sont le lieu de toutes les peurs pour les villageois qui y agonisent parfois suite aux morsures de serpent.

Tout ce paysage habité ne serait en effet rien sans la campagne environnante. La maison maya typique, plusieurs fois évoquée dans l'ouvrage, s'y intègre parfaitement, avec son toit de feuilles de palmier, ses murs en poteaux à claire-voie et son sol en terre battue. Le paysage, avec ses chemins d'une terre d'un rouge intense, est aussi rythmé de murs de pierres sèches, les *albarradas* (*koot* en maya). Le nord du Yucatán est dans l'ensemble un plat pays calcaire, et l'eau y est fournie par de larges puits naturels, les *cenotes* (du maya *ts'ono'ot*), qui permettent aussi la baignade et sont parfois des sites archéologiques importants : le terme est adopté en français dans les études sur la région.

³ Mérida a été fondée le 6 janvier 1542.

Le paysan vit de sa « milpa », réalité maya si typique qu'on ne peut la traduire. Ce champ, terrain pris pour un temps sur la nature sauvage, débroussaillé et enrichi par brûlis, permet la culture du maïs, nourriture de base. Mais à celui-ci sont associés des légumes, courges et haricots, qui complètent l'alimentation et aèrent la terre. On trouve bien des fermes d'agrumes, et il y avait autrefois d'importantes plantations de sisal (ou *henequen*, une variété d'agave), qui ont fait la richesse de la région avant l'arrivée des fibres synthétiques. L'auteur y fait allusion, mais ce n'est pas là le plus important.

Cette campagne est en lutte constante avec les terres sauvages, souvent boisées. Le terme qui les désigne, *el monte*, recouvre des zones de forêt, de bois, parfois une sorte de garrigue ; les serpents y sont dangereusement présents. On trouve aussi la jungle, la forêt « vierge » au sens propre, avec ses lianes et ses grands arbres. Curieusement la



Fig. 26. Une cour à Xoy, au sud du Yucatán.

grande faune, avec le jaguar emblématique, *balam*, en est absente ; en revanche elle est peuplée de forces mystérieuses sur lesquelles nous reviendrons. C'est là, surtout autour de Peto, que se faisait la récolte du chicle, la sève du sapotillier, qui donnait une gomme à mâcher naturelle, le premier chewing-gum. Des éléments plus subtils se rencontrent dans la forêt, et parfois aussi dans la campagne : ce sont les plantes médicinales qu'utilisent les « herboristes » traditionnels pour venir à bout de toutes sortes de maladies, mais surtout justement des morsures de serpent.

Ces terribles serpents venimeux qui hantent le Mayab fascinent José Ic. Le serpent corail, *coralillo* en espagnol⁴, à la couleur rougeâtre, représente son premier contact personnel avec les reptiles, et sa découverte de la manière radicale de les tuer en se débarrassant par la même occasion de leurs congénères. Le fer-de-lance⁵, dont le nom mexicain, « quatre-nez » ou *nauyaca* est un mot emprunté au nahuatl, la langue des Aztèques, est considéré comme le plus dangereux du pays. Le père de l'auteur, attaqué par l'un d'eux, a commencé à subir les hémorragies caractéristiques de sa morsure.

Mais le plus fascinant est le crotale, le serpent à sonnettes (*vibora de cascabel*)⁶. L'espèce de la région, *Ajaw Kaan (Crotalus durissus)*, présente la particularité d'avoir dans son motif géométrique une régularité mathématique étrange : de grands carrés de treize écailles de côté, partagés en quatre petits carrés par une croix dont les bras ont cinq écailles chacun. Ce motif se retrouve sur des monuments anciens,

⁴ *Micrurus lemniscatus*, de la famille des *Elapidae*, qui n'est pas techniquement une vipère, bien que l'auteur la classe parmi les trois espèces de *viboras* les plus courantes du Yucatán.

⁵ *Bothrops asper*, de la famille des *Viperidae*, sous-famille des *Crotalinae*, qui est donc bien une vipère. *Nauyaca* vient de *nahui*, « quatre » et *yacatl*, « nez ».

⁶ *Crotalus*, de la famille des *Viperidae*, sous-famille des *Crotalinae* également.

particulièrement à Uxmal. Penser que la fréquentation assidue du serpent à sonnettes est ce qui a conduit, à l'aube des temps en Mésoamérique, à la découverte du calendrier sacré de treize fois vingt jours (le *tzolk'in*), et du « siècle » de cinquante deux ans (treize fois quatre), est une hypothèse très séduisante que n'a pas hésité à faire l'écrivain et poète yucatèque José Díaz Bolio (Mérida, 1906-1998). José Ic est un disciple enthousiaste de Díaz Bolio et défend sa cause avec passion⁷.

Tels sont les personnages, les lieux et les éléments naturels qui forment le cadre de ces histoires. Mais tout est surtout baigné d'une atmosphère surnaturelle.

Il n'y a pas de magicien à l'occidentale dans le Mayab, rappelle l'auteur avec humour. Mais les herboristes y font des « potions magiques » à la saveur de siècles, qui guérissent mieux et plus vite que les sérums anticrotaliques les plus qualifiés. Le prêtre catholique, pourtant

⁷ Le carré « magique » des Mayas (*El cuadrado « magico » de los mayas*) a été posté les 18 et 19 juillet 2012 sur le site *elChilamBalam.com*, avec croquis.

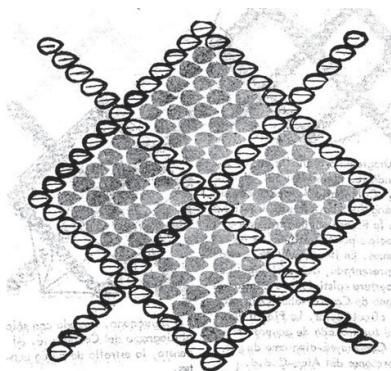


Fig. 27. Le « carré magique » du serpent à sonnettes maya.

dévotement respecté, a un rival ou peut-être plutôt un associé dans le *jmeen*, le prêtre maya, dont le nom est parfois traduit abusivement par « chamane », mais dont j'ai gardé pour plus de clarté le nom maya qu'utilise José Ic. Connaisseur des puissances secrètes du Mayab, le *jmeen* sait guérir les maux étranges produits par des transgressions, des pouvoirs magiques (le mauvais œil, le vent mauvais), voire des maux qui nous paraissent plus naturels (comme la difficulté de José Ic à parler dans sa prime enfance), en mêlant plantes étranges, prescriptions de type magique et prières incantatoires. Il préside aussi aux cérémonies de la vie des champs et est donc omniprésent, indispensable pour les villageois.

L'une de ces cérémonies, bien évoquée dans le livre, est le *ch'a'a' cháak*. Cháak était déjà le dieu de la pluie des Mayas classiques. On le reconnaît particulièrement dans l'iconographie par son nez long et



Fig. 28. Deux *jmeen* faisant une offrande, à Tahdziu, au sud du Yucatán.

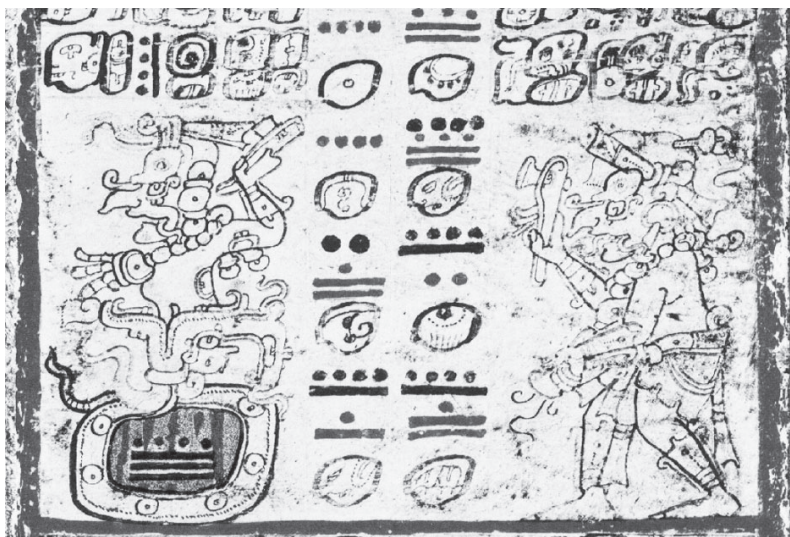


Fig. 29. Le dieu Cháak dans le Codex de Dresde, page 62b.

pendant. Il est très présent, et souvent peint en bleu, couleur de l'eau, dans le Codex de Dresde, le plus connu des quatre seuls *codices* parvenus jusqu'à nous, qui porte sur les calendriers astronomiques et les cérémonies agricoles⁸. Il est aussi souvent figuré sur les temples de la région puuc, au sud de Mérida, où est situé Uxmal. Les représentations le montrent parfois, comme il est naturel, tenant un « foudre », en fait une hache qui frappe l'éclair. Aujourd'hui, dans le Mayab, pour dire « la pluie », on dit soit *ja'*, « l'eau », soit *cháak*. Et l'éclair est également lié à Cháak (*Tan ja'. Ts'ook u káajal u léets Cháak*, « il pleut, il commence à y avoir des éclairs »).

⁸ Cf. H. M. Bricker et V. R. Bricker, *Astronomy in the Maya Codices* ; voir en particulier « The Rainmaking Almanac in the Dresden Codex (D.29b-D.30b) », p. 590-595.

La cérémonie est destinée à obtenir l'irrigation convenable de la milpa. Elle est effectuée selon des rites bien précis. Outre des interdits (aucune femme ne prépare le repas) et des aliments spéciaux, dont un gâteau en treize couches (*noj wáaj*) fourré de graines de courge moulues, la cérémonie met en jeu les quatre angles de l'aire cérémonielle. Ceci est en rapport avec l'organisation de l'univers maya, qui comporte au centre un axe du monde, souvent figuré chez les Mayas classiques par la *ceiba*, le kapokier, et à l'entour les points cardinaux associés à des couleurs qui semblent liées à la nature de la lumière. L'est (*lak'in*) va avec le rouge (*chak*) – l'aurore ? ; le sud (*nojol*) avec le jaune (*k'an*) – le brillant soleil d'été ? ; l'ouest (*chik'in*) avec le noir (*boox*) – l'obscurité du soir ? ; le nord (*xaman*) avec le blanc (*sak*) – la lumière plus froide de l'hiver ? Quant au centre, il unit le vert (*ya'ax*) de l'herbe (*xiiw*) au bleu (*ch'oj*) du ciel (*ka'an*). C'est ainsi que la cérémonie du Nouvel An documentée au Guatemala chez les Kaqchikel délimite une aire cérémonielle avec des bougies de ces six couleurs, quatre aux points cardinaux et deux au centre⁹.

Déjà dans le Codex de Dresde, Cháak est démultiplié en quatre divinités des quatre points cardinaux et des quatre couleurs¹⁰. Diego de Landa, dans ses *Relations des choses de Yucatán*, indique la même chose à propos du « baptême » maya (chap. xxvi). Dans la cérémonie du *ch'a'a' cháak*, le prêtre maya, *jmeen*, fait des prières en direction des quatre points cardinaux (ainsi, « il nomme les Seigneurs Vents des quatre côtés du ciel : le vent du sud, le vent du nord, le vent d'est, le vent d'ouest »¹¹) et quatre enfants placés sous l'autel chantent comme des grenouilles pour appeler la pluie. Les hommes font également des

⁹ SorosoroTV, Nouvel An Maya : symbolique des couleurs.

¹⁰ H. M. Bricker et V. R. Bricker, *Astronomy in the Maya Codices*, p. 146-147.

¹¹ Lecture en maya sur le *Ch'a'a' Cháak*, 4^e leçon du *Curso de Maya* de la UADY (www.mayas.uady.mx).

libations de balché¹² aux quatre points cardinaux : les Cháak (*Yuum Cháak*) arrivent sur leur cheval et boivent le balché, et c'est la pluie¹³.

Selon le rite de Tabi rapporté par l'informateur de José Ic, des cristaux (*sáastun*) sont enterrés aux quatre angles pour diriger les éclairs de Cháak. Ces pierres, les « boules de cristal » mayas, comme dit l'auteur, ont un pouvoir de divination et permettent de retrouver une personne égarée. Mediz Bolio évoque « le *saastún*, cette pierre transparente qui sert à voir ce qui est loin dans le temps et ce que ne peuvent voir les yeux qui pleurent ici-bas¹⁴ ». Au Guatemala, chez les K'iche, des cristaux, associés à certaines graines, servent à la divination selon des comptes compliqués liés au calendrier sacré (*Tzolk'in*)¹⁵. Prenant en main le sac qui contient graines et cristaux, le prêtre (le « gardien des jours ») énonce : « J'emprunte le souffle de ce jour. En ce grand jour sacré [et il nomme le jour], je prends ces graines jaunes, ces graines blanches, ces cristaux jaunes, ces cristaux blancs¹⁶. » Les couleurs évoquent celles des grains de maïs. Parfois, les cristaux sont au nombre de dix et portent les noms des membres des autorités municipales : ils représentent alors l'autorité devant laquelle les jours du calendrier sont sommés de parler. Ils attirent aussi la foudre des quatre directions, indique Barbara Tedlock, qui a été l'apprentie d'un prêtre k'iche, et nous retrouvons là l'usage qui a été fait des cristaux à Tabi : selon les explications qui lui ont été données, « ces petits cristaux sont en contact avec la foudre, ils attirent l'électricité comme une radio¹⁷ ».

¹² *Báalche'*. Le balché (*Lonchocarpus violaceus*) est un arbre de la famille des Fabiacées, dont l'écorce sert à la fabrication, avec de l'eau et du miel, d'une boisson fermentée appelée aussi balché.

¹³ Renseignement donné par José Ic.

¹⁴ A. Mediz Bolio, *La Tierra del faisán y del venado*, p. 123.

¹⁵ Voir l'étude de B. Tedlock, *Time and the Highland Maya*.

¹⁶ *Ibid.*, p. 155.

¹⁷ *Ibid.*, p. 159-160.



Fig. 30. Résurrection du Dieu du maïs par ses deux fils
sur un plat de style codex.

Le *jmeen* préside aussi à des cérémonies d'offrandes aux divinités qui peuplent toujours aujourd'hui le monde maya. Le Seigneur de la forêt, *Yuum K'áax*, non pas une figure anthropomorphe, mais l'esprit, ou les esprits de la forêt, est apaisé par des offrandes simples, à base de maïs, les prémices de la récolte. Ce sont des *atoles*, en particulier le *saka'*, une boisson à base de maïs blanc, et des épis de maïs. Cela nous rappelle que le maïs est omniprésent dans l'alimentation maya : selon un dicton maya évoqué par *el Chilam Balam*, *Wáa yaan ixi'ime' mixmáak óotsil*, « s'il y a du maïs, personne n'est pauvre ». Mais cela va plus loin : le maïs est aussi un élément créateur.

Il s'incarne chez les Mayas classiques dans le Dieu du maïs coiffé de sa plante, quel qu'ait été son nom ; mais il est aussi essentiel dans le Livre sacré des Mayas K'iche, le *Popol Vuh*¹⁸. Cet ouvrage, conservé

¹⁸ Pour une première approche du *Popol Vuh*, voir K. Taube, *Mythes aztèques et mayas*, p. 98-124. Pour une étude approfondie récente, A. J. Christenson, *Popol Vuh. The Sacred Book of the Maya et Popol Vuh. Literal Poetic Version*.

par une unique copie tardive¹⁹, remonte très haut dans l'Histoire maya. Les textes mythologiques qu'il contient trouvent leur écho sur des vases peints de l'époque classique et ne concernent pas seulement le peuple k'iche. Or tout un passage du *Popol Vuh* évoque la création de l'humanité, par une série d'essais et d'erreurs : les animaux, créés en premier, ne savent pas parler ni honorer les dieux ; un être de boue se désintègre ; des figures en bois prospèrent mais n'ont rien dans le cœur ni dans l'esprit, elles sont détruites, tuées par une inondation, et celles qui en réchappent deviennent les peuples de singes²⁰. Le dernier essai est le bon : « Le maïs jaune et le maïs blanc furent moulus : Xmucane les moulut neuf fois. De la nourriture fut utilisée, avec de l'eau [...] ; c'est devenu un être humain, quand elle fut travaillée par celle qui a enfanté, celui qui a engendré, le Souverain, le Serpent à plumes ; alors, on énonça la fabrication, le façonnage de nos premiers parents, avec du maïs jaune, du maïs blanc pour la chair, de la nourriture pour les bras et les jambes, pour nos premiers parents²¹. »

Bien des figures étranges hantent les rues et les chemins du Mayab. José Ic évoque parfois des figures bénéfiques comme cette mystérieuse vieille guérisseuse qui opère de nuit. Mais il présente le plus souvent des êtres fascinants et dangereux.

En bordure des bois, on peut rencontrer des personnages curieux, auxquels est consacré un groupe de textes : ce sont les *alux*. Ces statuettes en argile posées sur des tas de pierres qui sont des autels

¹⁹ Texte rédigé au milieu du xvi^e siècle (entre 1554 et 1558), copié au début du xviii^e (entre 1701 et 1704) et publié au milieu du xix^e en espagnol puis en français.

²⁰ K. Taube, *Mythes aztèques et mayas*, p. 101-103 ; A. J. Christenson, *Popol Vuh. The Sacred Book of the Maya*, p. 76-90.

²¹ D'après A. J. Christenson, *Popol Vuh. Literal Poetic Version*, p. 155 ; cf. *Popol Vuh. The Sacred Book of the Maya*, p. 195 et K. Taube, *Mythes aztèques et mayas*, p. 115.

mayas, ces figurines enfantines qu'on prendrait pour des poupées, ont la propriété de s'éveiller la nuit. Ce sont de petits génies gardiens de la forêt, ou de la milpa créée sur le territoire de la forêt, qui veillent jalousement sur leurs terres. Ils sont souvent bienveillants et aident le voyageur égaré, ils sont parfois taquins et un peu agaçants, lançant des cailloux ou tirant les doigts. Mais ils peuvent être terribles si l'on ne leur demande pas pardon d'une offense. Une calotte donnée à l'une de ces statuettes entraîne une forte fièvre, guérie par un baiser sur la tête offensée ; un rapt, même accompli en toute innocence, entraîne un rapt en échange, celui de la voix, source de pouvoir par excellence de l'individu. Demander pardon aurait dans ce cas aussi tout arrangé : mais les parents de la fillette qui a perdu sa voix sont les seuls incrédules de tout ce livre, et l'enfant reste muette.

Le recueil d'Antonio Mediz Bolio, *La Tierra del faisán y del venado*, auquel José Ic fait allusion dans la deuxième histoire, est aussi implicitement présent dans d'autres textes, et surtout dans « une belle femme-serpent ». Au sixième livre de son ouvrage, Mediz Bolio, yucatèque élevé dans son enfance par des Mayas, évoque les êtres qui hantent le soir les chemins du Mayab. Il a d'ailleurs concentré les thèmes de ce chapitre dans les paroles d'une chanson devenue célèbre, *El Caminante del Mayab*, « Le voyageur du Mayab »²². José Ic fait directement allusion à cette chanson au début de son histoire : « Voyageur, voyageur/ qui vas par les chemins/ par les anciens chemins/ du Mayab, // Qui vois brûler le soir/ les ailes de la *Xtakay*/ qui vois briller la nuit/ les yeux de la *Kokay* // Voyageur, voyageur/ qui entends la voix triste/ de la colombe bleue/ et le cri tremblotant de l'oiseau *pujuy*... » Les vers luisants (*xkóokay*) sont là, ainsi que l'oiseau *pu'uujuy*, le *tapacaminos* dont José Ic parle aussi à propos de l'ermitage de Mérida, et dont Mediz Bolio évoque le cri qui ne ressemble à aucun autre, et la

²² Paroles d'A. Mediz Bolio, musique de Guty Cardenas Pinelo.

façon bizarre de tomber aux pieds du voyageur²³. La *xkatay* est un autre oiseau²⁴, dont la couleur évoque le soleil couchant. Mais tant chez Mediz Bolio que chez José Ic, cette atmosphère enchantée crée l'attente de l'être mystérieux, la *Xtáabay*. Dans la chanson, elle est juste suggérée, par l'écho des autres mots mayas qui l'annoncent, comme une sirène, une lorelei qui attirerait dans les bois et non dans l'eau : « Voyageur, voyageur/ dis-moi si tu as vu/ apparaître/ une nuée blanche/ venue et repartie,/ et entendu un chant/ comme une voix de femme// Voyageur, voyageur/ moi aussi en chemin/ j'ai vu cette nuée blanche/ et entendu le chant,/ malheureux que je suis. » Dans *La Tierra*, la *Xtáabay* s'échappe de même « comme une fumée », mais elle a une apparence très concrète que l'on retrouve chez José Ic : « Tu la verras, toute de blanc vêtue, resplendir sur la terre. Tu verras ses longs cheveux noirs et brillants, et tu verras ses mains les entrelacer et les coiffer avec un peigne de *ramón*²⁵. » Mais le parallèle s'arrête là. La *Xtáabay* de Mediz Bolio est une femme fatale (« Pauvre de toi ! La *Xtáabay* est la femme que tu désires en toutes les femmes »), et les jeunes gens séduits disparaissent à tout jamais : « Jamais n'est revenu qui a suivi la *Xtáabay* ; au fond de la terre, là où les ceibas enchantées prennent racine, sont captifs » des centaines de milliers de victimes²⁶. Si, chez José Ic, la *Xtáabay*, autre Mélusine, se métamorphose en serpent, elle est plus familière que chez Mediz Bolio. On peut bavarder avec elle, et s'en débarrasser à coups de sandale ; les jeunes gens bien avertis lui échappent, mais on est sa proie si l'on a un peu trop bu ; on n'est pas enseveli à jamais quand on la suit,

²³ A. Mediz Bolio, *La Tierra*, p. 107-108.

²⁴ *Myiozetes similis superciliosus*, sorte de gobe-mouche à long bec de la famille des Tyrannidées.

²⁵ Le noix-pain, *Mayan breadnut*, *Brosimum alicastrum*, de la famille des Moracées. Est-ce l'arbre auquel José Ic fait allusion dans son texte ?

²⁶ A. Mediz Bolio, *La Tierra*, p. 109-113.

on est seulement perdu, et l'on revient les vêtements sales et déchirés ; et même, elle peut être bienveillante et laisser tranquilles les gens qui n'ont pas eu à son égard de mauvaises intentions. La *Xtáabay* de José Ic a la réalité des croyances vécues, et le lecteur est fort heureux que l'auteur ait osé témoigner de cette étrange réalité.

Une des figures les plus curieuses de cet ouvrage est le *wáay*. Mal aimé dans le Mayab, il attire pourtant la sympathie de l'auteur parce que son père a voulu être l'un d'eux, et parce que, comme il le souligne avec humour, ce sorcier qui se transforme en animal a des pouvoirs plus étendus que notre loup-garou : il n'a pas besoin de pleine lune pour sa métamorphose ; sa forme peut d'ailleurs être très variée, chien, chat, cochon, bouc – et José Ic nous donne à cette occasion une jolie leçon de maya.



Fig. 31. *Wáay* sur un vase polychrome du VIII^e siècle.

Les *wáay* jouent des tours, mais ce sont plutôt de fort méchants tours : ils peuvent faire dépérir d'une maladie inconnue leurs victimes innocentes ou piétiner leurs adversaires. Comment se transforment-ils ? Mystère : à des formules magiques se joignent des gestes, tour dans un sens puis dans l'autre. La peur qu'ils suscitent en parcourant les rues la nuit est manifeste dans les hurlements des chiens, et les villageois organisent des battues pour les chasser : la mort d'un *wáay* est alors présentée comme un vulgaire accident subi par un habitant ordinaire.

La femme sans tête qui donne son titre à l'ouvrage est une sorcière apparentée au *wáay*, avec les mêmes promenades nocturnes terrorisant les chiens, mais l'être étrange se métamorphose plus généralement en animal familier, noir comme il se doit.

Ces personnages remontent à une haute antiquité dans l'Histoire maya. Dès 1989, les épigraphistes ont en effet identifié le glyphe du *wáay* (T539 du catalogue de Thompson²⁷) en liaison avec le rêve²⁸. Quelle que soit la nuance exacte par laquelle on doit traduire le terme chez les Mayas classiques, il est très fréquemment attesté sur les vases peints, pour introduire le nom de créatures fantastiques plutôt issues de la vie sauvage, et qui s'appellent : « Nuage jaguar », « Jaguar d'eau », « Feu est la parole de la chauve-souris », « Pécari mange-feu », etc. (Voir *supra*, figure 22)

Ces êtres figurés sur les vases peuvent être associés à des seigneurs ou des rois, comme si le roi pouvait être un *wáay*, pour terroriser et dominer ses sujets. David Stuart²⁹ rapproche cela des observations faites par Alfonso Villa Rojas chez les Mayas Tzeltal, selon lesquelles le nagualisme sert de contrôle social : les chefs et les anciens reçoivent

²⁷ J. E. S. Thompson, *A Catalog of Maya Hieroglyphs*.

²⁸ Voir N. Grube et W. Nahm, « A census of Xibalba ».

²⁹ D. Stuart, « The *wáay* beings ».

l'aide d'un nagual qui le jour reste dans le cœur de son maître et la nuit surveille et punit. Il est donc à remarquer que dans la tradition yucatèque que nous présente José Ic, le *wáay*, si puissant qu'il soit, reste à l'écart de la population, et qu'inversement il peut garder sa forme animale même durant le jour.

Aux croyances mayas les plus anciennes se mêlent des légendes directement liées à la venue des Espagnols. Presque tout le chapitre de Tabi est consacré aux croyances chrétiennes. Les deux figures emblématiques de ce folklore sont présentes. On découvre une Vierge têtue, dont la statue refuse d'abord de quitter son ancienne chapelle et ensuite ne disparaît pas à jamais, puisqu'elle console ses enfants abandonnés par une apparition miraculeuse. À l'opposé, le Diable, qui n'est pas sans évoquer un *wáay*, se métamorphose en animal noir du quotidien ; mais il reste dans le cadre bien espagnol de la tauromachie, et emporte deux âmes sur ses cornes de taureau. C'est par le pillage de l'église du même village, la seule histoire résolument liée aux tares de la vie moderne, que l'auteur suggère discrètement, avec un humour amer, les déprédations commises contre le monde maya depuis de longues années, que ce soient des vols de trésors chrétiens ou ceux d'antiquités archéologiques, par des Européens ou des Américains sans scrupules, et qu'il stigmatise l'exploitation cynique et sans retenue par l'homme blanc de ses hôtes qui l'avaient considéré comme l'un des leurs.

José Ic se réjouit, dans son prologue, que son livre paraisse à la veille du 13^e baktún. En effet, le 21 décembre 2012, quinze jours après la sortie de *La mujer sin cabeza* à Mérida, avait lieu non pas la « fin du monde », comme le disaient quelques illuminés, honteusement repris par les médias du monde entier, mais une aube nouvelle (*junp'éeel túumben sáastal*). D'après le calendrier maya gravé en glyphes sur les monuments classiques, selon la corrélation la plus admise avec le

calendrier grégorien, on arrivait en effet ce jour-là au 13.0.0.0.0 4 *Ajaw* 3 *K'ank'in*.

4 *Ajaw* est le jour du *Tzolk'in*, le calendrier sacré de deux cent soixante jours qui associe des nombres, de 1 à 13, et vingt noms différents. 3 *K'ank'in* est la place du jour dans l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours, le troisième jour du mois de *K'ank'in*, les mois ayant vingt jours. Cette date ne revient que tous les cinquante-deux ans. Cette manière de nommer un jour est toujours bien vivante, particulièrement au Guatemala.

La date qui précède, ou date du « compte long », n'était plus exprimée bien avant la conquête espagnole. Pourtant, comme le système forme un tout, il est tout à fait légitime d'en tenir compte à l'heure actuelle, comme le font régulièrement sur Twitter les archéologues de l'INAH-Quintana Roo. Le compte long, exprimé dans le système vicésimal, indique le nombre de jours écoulés depuis le premier jour

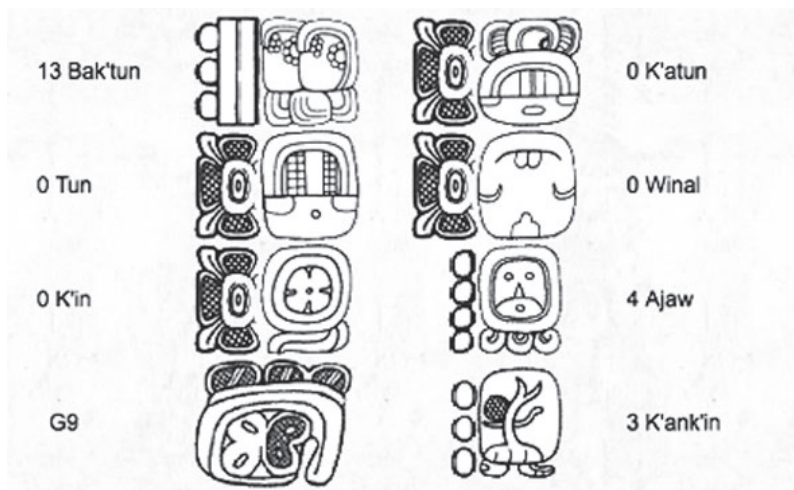


Fig. 32. La date du 21 décembre 2012 en glyphes mayas.

du monde moderne qui a succédé au monde du mythe, le 11 août 3114 av. J.-C. Cette date donne, de droite à gauche, le jour (*k'iin*) de 0 à 19 ; le mois (*winal*) de 0 à 17, seule exception au système vicésimal ; l'année de 360 jours (*tún*) de 0 à 19 ; le groupe de vingt ans (*katún*) de 0 à 19 ; et le groupe de quatre cents ans (*baktún*). Comme la date de l'aube du monde était exprimée par 13.0.0.0.0 4 *Ajaw* 8 *Kumk'u* (le lendemain était le 0.0.0.0.1 5 *Imix* 9 *Kumk'u*), le 21 décembre 2012 a entamé un nouveau cycle³⁰.

Ce qui est sûr, c'est qu'une stèle, malheureusement fragmentaire, le monument 6 de Tortuguero³¹, cite la date correspondant au 21 décembre 2012 comme un lointain rappel dans l'avenir de la date des origines. Il n'y a pas là de prophétie, seulement un repère exceptionnel dans un temps senti comme cyclique, où les fins de tous les cycles sont particulièrement précieuses, à la fois dangereuses et stimulantes, méritant des cérémonies particulières. Beaucoup de Mayas cultivés ont ressenti cette date du 21 décembre comme un renouveau. José Ic a alors passé trois jours à mener des interviews, dans les environs de Chichén Itzá et à Yaxunah, pour donner la parole aux Mayas eux-mêmes. Certains de ces précieux documents ont déjà été diffusés, d'autres le seront progressivement.

³⁰ Il n'est pas certain que ce nouveau cycle soit lui aussi de 13 baktúns : des textes de Palenque montrent un calendrier menant jusqu'à 19.0.0.0.0, et aboutissant à 1.0.0.0.0.0 le 13 octobre 4772, soit l'unité supérieure, 1 « Piktún » après 20 baktúns. Un système liant les nombres de 13 et 20, comme dans le *Tzolk'iin*, est très cohérent avec la pensée maya (voir D. Stuart, « *Bak'tuns* and more *bak'tuns* »). David Stuart donne une explication plus complexe encore dans *The Order of Days*, p. 242. L'énormité des laps de temps conçus par les Mayas donne le vertige.

³¹ La bibliographie concernant ce monument a pris une ampleur particulière ces temps derniers. Je citerai seulement S. Gronemeyer et B. MacLeod, « What could happen in 2012 : a re-analysis of the 13-Bak'tun prophecy on Tortuguero's monument 6 », *Wayeb Notes*, n° 34, 2010 ; D. Stuart, « More on Tortuguero's monument 6 and the prophecy that wasn't » ; et E. Boot, L. Van Broekhoven et M. Berger, *Maya 2012. Mysterie, geloof en wetenschap*.

« Que philosopher c'est apprendre à mourir » : Montaigne, reprenant Cicéron, donne ce titre profond à l'un des chapitres des *Essais*. José Ic, lui, va à la source, le *Phédon* de Platon, et c'est par là qu'en vrai philosophe il achève son ouvrage, nous entraînant au cœur de la pensée classique. Habile journaliste, habile conteur, il termine presque chaque histoire par une pointe, souvent rattachée à la littérature occidentale, et celle-ci est certainement la plus émouvante d'entre elles.

Ces appels sont particulièrement attirants pour nous, qui reconnaissons notre culture. Est-ce à dire que l'auteur trahirait un peu sa culture maya ? Je n'en crois rien : il exprime là la réalité de sa vie, la naissance dans un univers purement maya, la formation dans un monde à l'occidentale, et cette renaissance à ses origines qui nous vaut un livre si attachant. Ce n'est pas pour rien qu'il a choisi comme titre pour son site Internet *el Chilam Balam*, le « prophète jaguar » qui est censé avoir prédit la venue des conquistadors dans des ouvrages rédigés en maya au Yucatán peu après la conquête espagnole, et riches d'informations sur la culture maya. Sa vie unit deux mondes, il la révèle telle qu'elle est.

Du coup, ces textes réécrits et vécus de l'intérieur ont une chaleur contagieuse. Ce n'est pas l'ouvrage d'un ethnologue venu d'un autre pays qui éprouve, si intéressant que ce soit, le besoin de noter tous les soupirs, toutes les intonations de son interlocuteur³². C'est, me semble-t-il, une réalité plus précieuse, l'âme paysanne intégrée dans l'âme de la ville pour une vie nouvelle, une pérennité du sentiment d'appartenance. Le visiteur qu'a souvent été José Ic dans le Mayab ne s'est pas contenté de dire « raconte-moi » micro en main, il est venu à ses hôtes comme un ami partageant la même langue, les mêmes racines, les mêmes valeurs, et c'est en cela que son témoignage est irremplaçable.

³² Voir, par exemple, A. F. Burns, *An Epoch of Miracles*.

Pour les Mayas eux-mêmes, le livre de José Ic est une révélation. À la présentation de *La Mujer sin cabeza*, au CIESAS, à Mérida, le 7 décembre 2012, Antonio Salgado Borge, professeur à l'Université mariste de Mérida, a prononcé un discours, publié deux jours plus tard dans le *Diario de Yucatán*. Rappelant que durant la majeure partie de la présence de l'être humain sur terre, « la planète a été pour l'homme un jardin enchanté », il souligne qu'« au Yucatán, il ne faut pas aller loin pour constater que si la majorité de nos jardins enchantés ont été renversés et ensevelis sous le concret implacable et impersonnel [...] ils survivent, respirent et transpirent », et que le livre de José Ic « offre une fenêtre incomparable pour accéder à eux ». Si les Mayas ont presque à leur disposition les enchantements d'antan, leur peuple « demeure depuis la conquête laissé en arrière, marginalisé et négligé ». José Ic parle dans son prologue de son « âme maya », d'abord endormie, qui s'est éveillée insensiblement et, un beau jour, « a sauté par surprise du hamac de l'oubli ». A. Salgado Borge renchérit sur cette image évocatrice : « Combien d'âmes mayas viennent en ce monde et le quittent en restant endormies, en hibernation dans un éternel sommeil ? Ic Xec est éveillé et veut tous nous éveiller. Un de ses grands mérites est de ne pas prétendre glorifier ou exalter le passé. Son œuvre se sent actuelle et proche [...] Ic Xec nous révèle, histoire après histoire, l'existence d'une oasis cachée où tous nous pourrions boire. »

Souhaitons que grâce à la publication de ces textes en France, José Ic éveille aussi d'autres âmes, étrangères celles-là, à sympathiser avec un monde trop souvent vu à travers le filtre de l'archéologie et du tourisme, un monde bien vivant encore dans les campagnes du Mayab. Si je cherchais une comparaison à faire avec la vie littéraire française, mes pensées iraient spontanément vers George Sand : le jardin enchanté français paraît bien enfoui dans le passé. José Ic, voyant un *abuelo*,

un aïeul, avec sa charge de bois sur les épaules, pense aux jeunes générations du Yucatán, qui risquent, si elles n'y prennent pas garde, de perdre ce trésor de la mémoire. La grande saveur de son livre est de révéler, pour les Yucatèques, mais aussi pour d'autres, plus éloignés, des pans entiers de ce trésor.

Pour la lecture des passages en maya cités dans l'ouvrage

L'écriture maya, qui a été uniformisée en 1984, utilise 19 de nos signes alphabétiques, mais représente 45 sons.

Les voyelles a, e (pron. é), i, o, u (pron. ou) peuvent être brèves (a), glottalisées (a'), longues avec accent bas (aa), longues avec accent haut (áa), articulées (a'a).

Parmi les consonnes, certaines sont différentes des nôtres, le ch (pron. tch), le x (pron. à peu près ch), le ts (pron. intermédiaire entre dz et ts), le j (pron. comme h aspiré, et écrit h avant 1984), le w (pron. comme en anglais) ; certaines peuvent être glottalisées : on distingue ainsi ch et ch', k et k', p et p', t et t', ts et ts'.

Finalement, la liste alphabétique est : A, B, CH, CH', E, I, J, K, K', L, M, N, O, P, P', S, T, T', TS, TS', U, W, X, Y.

La langue est de type ergatif, fondée sur un système pronominal bien particulier. Le pronom ergatif ou pronom A (*in, a, u ; k, a -e'ex, u -o'ob*), proclitique, est sujet du verbe transitif et possessif du nom ; le pronom absolu ou pronom B (*-en, -ech, ϕ ; -o'on, -e'ex, -o'ob*), enclitique, est sujet du verbe intransitif et objet du verbe transitif ; pour insister on emploie le pronom indépendant C (*teen, teeche, leti ; to'on, te'ex, letio'ob*).

Il existe des phrases nominales ; les noms sont modifiés par des classificateurs numériques (*p'éel* pour les choses, *túul* pour les êtres vivants, etc.) ; la marque du pluriel est *-o'ob*.

Le système verbal est très complexe. Toutes les structures de phrases sont possibles en maya yucatèque ; VOS est l'ordre simple, sans marque d'insistance, mais SVO, qui insiste sur le sujet, est très fréquemment employé.

Bibliographie

Ouvrages en français

- ASTURIAS, Miguel Angel, *Légendes du Guatemala*, traduit de l'espagnol par F. de Miomandre (1953), Paris, Gallimard, « Folio », réimpr. 2007.
- BAUDEZ, Claude-François, *Les Mayas*, Paris, « Guide Belles-Lettres des Civilisations », 2004.
- et Picasso, Sydney, *Les Cités perdues des Mayas*, Paris, « Découvertes Gallimard » n° 20, 1987 et 2012.
- BRETON, Alain et ARNAULD, Jacques (dir.), *Mayas. La Passion des ancêtres, le désir de durer*, Paris, Autrement, série « Monde », hors-série n° 56, octobre 1991.
- DEMAREST, Arthur, *Les Mayas. Grandeur et chute d'une civilisation*, traduit de l'anglais par S. Duran et D.-A. Canal, Paris, Tallandier, 2007 et 2011.
- DOMENICI, Davide, *Mexique. Itinéraires archéologiques*, traduit de l'italien par É. Schelstraete, Paris, Éditions White Star, 2009.
- GRUBE, Nikolai (éd.), *Mayas. Les Dieux sacrés de la forêt tropicale*, traduit de l'allemand, Potsdam, Ullman, s. d.
- Les Masques de jade mayas*, Catalogue d'exposition, Pinacothèque de Paris 26 janvier-10 juin 2012, direction artistique Marc Restellini, commissaire de l'exposition et textes Sofia Martinez del Campo Lanz.
- Maya, de l'aube au crépuscule. Collections nationales du Guatemala*, Catalogue d'exposition, Musée du quai Branly, 21 juin-2 octobre 2011, commissaire de l'exposition Juan Carlos Meléndez Mollinedo.
- Monde maya. Mexique, Guatemala, El Salvador, Honduras, Belize*, Paris, Gallimard, « Guides Gallimard », rééd. 2009.

- TALADOIRE, Éric, *Les Mayas*, photographies de Jean-Pierre Courau, Paris, Le Chêne, 2010.
- , *Les trois Codex mayas*, Paris, Balland, 2012.
- TAUBE, Karl, *Mythes aztèques et mayas*, traduit de l'anglais par Ch. Cler, Paris, Le Seuil, « Points Sagesses », 1995.

Documentation en anglais

- COE, Michael D., *The Maya*, Londres, Thames & Hudson, 8^e éd. 2011.
- FINAMORE, Daniel et HOUSTON, Stephen D. (éd.), *Fiery Pool. The Maya and the Mythic Sea*, Peabody Essex Museum et Yale University Press, 2010.
- HOUSTON, Stephen D. et INOMATA, Takeshi, *The Classic Maya*, New York, Cambridge University Press, « Cambridge World Archaeology », 2009.
- *et al.*, *Veiled Brightness. A History of Ancient Maya Color*, Austin, University of Texas Press, « The William & Bettye Nowlin Series », 2009.
- MARTIN, Simon et GRUBE, Nikolai, *Chronicle of the Maya Kings and Queens. Deciphering the Dynasties of the Ancient Maya*, Londres, Thames & Hudson, 2^e éd. 2008.
- MILLER, Mary Ellen, *Maya Art and Architecture*, Londres, Thames & Hudson, 1999.
- et TAUBE, Karl, *An Illustrated Dictionary of The Gods and Symbols of Ancient Mexico and the Maya*, Londres, Thames & Hudson, réimpr. 2007.
- STONE, Andrea et ZENDER, Marc, *Reading Maya Art. A Hieroglyphic Guide to Ancient Maya Painting and Sculpture*, Londres, Thames & Hudson, 2011.
- TEDLOCK, Dennis, *2000 Years of Mayan Literature*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 2010.

Langue et écriture

- BASTARRACHEA, Juan R., YAH PECH, Emilo, et BRICEÑO CHEL, Fidencio, *Diccionario Básico Español/ Maya/ Español*, Mérida, Yucatán, Mexique, 1992 ; édition en ligne Universidad Autónoma de Yucatán.
- COE, Michael D. et VAN STONE, Mark, *Reading the Maya Glyphs*, Londres, Thames & Hudson, 2^e éd. 2005.
- GÓMEZ NAVARRETE, Javier Abelardo, *Diccionario introductorio Español-Maya. Maya-Español*, Chetumal, Universidad de Quintana Roo, Mexique, 2009.
- MONTGOMERY, John, *How to Read Maya Hieroglyphs*, New York, Hippocrene Books, Inc., Paperback edition, 2003.
- , *Dictionary of Maya Hieroglyphs*, New York, Hippocrene Books, Inc., réimpr. 2006.
- YOSHIDA, Shigeto, *Guía gramatical de maya yucateco para los hispanohablantes*, Tohoku University, Japon, 2011.

Sites Internet

decipherment.wordpress.com
elchilambalam.com
maya-glyph-blog.blogspot.fr
mayanewsupdates.blogspot.fr
mesoweb.com
mexiqueancien.blogspot.fr
www.famsi.org
www.mayas.uady.mx
www.mayavase.com
www.wayeb.org

Références bibliographiques citées

- BOOT, Erik, VAN BROEKHOVEN, Laura et BERGER, Martin, *Maya 2012. Mysterie, geloof en wetenschap*, Amsterdam, KIT Publishers, 2011.
- BRICKER, Harvey M. et BRICKER, Victoria R., *Astronomy in the Maya Codices*, Philadelphie, « Memoirs of the American Philosophical Society », 2011.
- BURNS, Allan F., *An Epoch of Miracles. Oral Literature of the Yucatec Maya. Translated with Commentaries*, Austin, University of Texas Press, « The Texas Pan American Series », 1983.
- CHRISTENSON, Allen J., *Popol Vuh. The Sacred Book of the Maya. The Great Classic of Central American Spirituality, Translated from the Original Maya Text*, Norman, University of Oklahoma Press, 2007.
- , *Popol Vuh. Literal Poetic Version, Translation and Transcription*, Norman, University of Oklahoma Press, 2008.
- DIAZ BOLIO, José, *La Serpiente emplumada, eje de culturas*, Mérida, Mexique, Registro de cultura yucateca, (1955) 3^e éd. augm. 1964.
- , *La Geometria de los Mayas y el Mayarte crotalico*, Mérida, Mexique, Area Maya, 1965.
- GRONEMEYER, Sven et MACLEOD, Barbara, « What could happen in 2012 : a re-analysis of the 13-Bak'tun prophecy on Tortuguero's monument 6 », *Wayeb Notes*, n° 34, 2010.
- GRUBE, Nikolai et NAHM, Werner, « A census of Xibalba : a complete inventory of way characters on Maya ceramics », in Justin KERR, *The Maya Vase Book. A Corpus of Rollout Photographs of Maya Vases*, vol. 4, New York, Kerr Associates, 1994.
- MEDIZ BOLIO, Antonio, *La Tierra del faisán y del venado*, Mérida, Mexique, Costa-Amic, 1974.

- STUART, David, « The *wáay* beings », extrait de « Glyphs on pots : decoding classic Maya ceramics », in *Sourcebook for the 2005 Maya Meetings at Texas, Department of Art and Art History*, Austin, University of Texas, 2005 (en ligne : <http://decipherment.files.wordpress.com/2012/10/stuart-wahy-chapter-2005.pdf>).
- , *The Order of Days. The Maya World and the Truth about 2012*, New York, Harmony Books, 2011.
- , « More on Tortuguero's monument 6 and the prophecy that wasn't », posté le 4 octobre 2011 sur le blog *Maya Decipherment*.
- , « *Bak'tuns* and more *bak'tuns* », posté le 19 décembre 2012 sur le blog *Maya Decipherment*.
- TEDLOCK, Barbara, *Time and the Highland Maya, Revised Edition*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1992.
- THOMPSON, J. Eric. S., *A Catalog of Maya Hieroglyphs*, Norman, University of Oklahoma Press, 1962.

Liste des illustrations

Frontispice

Un hamac au Yucatán. © JN Ic Xec

Prologue

Fig. 1. La famille de l'auteur du côté de son père. Au premier plan, les grands-parents, Tiburcia et Carmen. Au second plan, à droite, le père de l'auteur, Luis, tenant le frère aîné de celui-ci, Pepe ; au centre, une amie de la famille ; à l'extrême-gauche, sa mère Donata. Photo prise à Peto, s. d. (vers 1952). © JN Ic Xec

Fig. 2. L'auteur José Natividad Ic Xec devant la petite église de Tixhualatún, village natal de son père. © JN Ic Xec

Fig. 3. Femmes mayas prenant le café au Centre communautaire de Yaxunah, le 22 décembre 2012, pour célébrer le début du nouveau baktún. © JN Ic Xec

Fig. 4. Un homme rentre chez lui, une charge de bois sur les épaules, à Tixcacaltuyub, village natal de la grand-mère de l'auteur. © JN Ic Xec

Textes

Fig. 5. L'oratoire en ruines de Sotuta : l'espace derrière l'église était naguère occupé par la maison de deux sorcières célèbres (*xwáyo'ob*), deux sœurs qui avaient appris cet office de leurs parents. © JN Ic Xec

Fig. 6. Peinture murale représentant la mystérieuse vieille qui vit au fond du *cenote*, et vend de l'eau en échange d'un nouveau-né qu'elle donne à manger à sa vipère (quartier de Cabalchen, à Mani).
© JN Ic Xec

Fig. 7. Calkini, dans l'État de Campeche, où s'est passée l'histoire de Porfiria. © JN Ic Xec

Fig. 8. L'arbre sacré des Mayas, la ceiba (*yáaxche'* ou *ya'axche'*). On croit que la *Xtáabay* se cache sous l'arbre et en sort pour surprendre ses victimes. Au printemps la ceiba attend ses feuilles et libère sa bourre. © JN Ic Xec

Fig. 9. L'ermitage de Sainte-Élisabeth, à Mérida, lieu où les défunts, sur le chemin du cimetière, reçoivent les dernières prières.
© JN Ic Xec

Fig. 10. Un enfant examine les épis de maïs dans une milpa au sud du Yucatán. Les divinités protègent les bois et aussi les milpas.
© Bernardo Caamal Itzá

Fig. 11. Fruits que mangent les serpents, selon ce que l'on croit dans le monde maya. © JN Ic Xec

Fig. 12. Les séries de sonnettes du serpent : on croit aujourd'hui encore chez les Mayas que la vipère a une sonnette de plus chaque année. © JN Ic Xec

Fig. 13. Maria Eugenia Chan Rosado, la guérisseuse de morsures de vipère de Tzucacab. À côté d'elle, sur l'autel, les portraits de sa grand-mère Elisa Escalante Sosa (à gauche) et de sa mère Elena Rosado Escalante, également guérisseuses. © JN Ic Xec

Fig. 14. Don Alfonso Dzib, le guérisseur de morsures de vipère, montre des plantes médicinales à l'auteur. © JN Ic Xec

Fig. 15. Représentation en pierre d'un serpent à sonnettes à Yaxunah. Les serpents à sonnettes sont courants au Yucatán ; quand on les a tués, on les brûle parfois. © JN Ic Xec

Fig. 16. L'auteur tenant une photo de sa mère Donata et de lui-même. © JN Ic Xec

Fig. 17. Une corrida au Yucatán : l'arène et ses échafaudages, le taureau noir, le torero avec sa mante rouge. © JN Ic Xec

Fig. 18. Le retable de la grande église de Tabi. © JN Ic Xec

Fig. 19. La petite chapelle qu'habitait la Vierge à Tabi. © JN Ic Xec

Fig. 20. Le *cenote Chuj ts'ono'ot* (*cenote Calabazo*) à Tabi. © JN Ic Xec

Fig. 21. Les travaux archéologiques n'identifient pas d'*alux*. Mais des figurines de terre comme les « sept poupées » trouvées au temple de Dzibilchaltun, daté de l'époque classique tardive (VII^e-X^e s.), peuvent y faire penser (Dzibilchaltun, Museo Pueblo Maya). © JN Ic Xec

Fig. 22. Des *wáay* mayas de l'époque classique : « jaguar d'eau », « pécarin mange-feu », « jaguar de feu », « feu est la parole de la chauve-souris » (d'après D. Stuart, « The *wáay* beings »).

Fig. 23. La Glorietta de la Dondé, avenue Itzaes à Mérida, surnommée ainsi d'après la fabrique de gâteaux secs qui la longe. C'est là qu'une nuit le *xooch* ' a averti l'auteur. © JN Ic Xec

Postface

Fig. 24. Présentation de *La Mujer sin cabeza* le 7 décembre 2012, au CIESAS de Mérida, par l'auteur, José Natividad Ic Xec. © JN Ic Xec

Fig. 25. À l'entrée de Tiholop (où a eu lieu la guérison de la fillette) une croix sous un toit, devant une maison maya. © JN Ic Xec

Fig. 26. Une cour à Xoy, au sud du Yucatán. © Bernardo Caamal Itzá

Fig. 27. Le « carré magique » du serpent à sonnettes maya de J. Diaz Bolio. © *el Chilam Balam*

Fig. 28. Deux *jmeen* faisant une offrande, à Tahdziu (au sud du Yucatán). Les *jmeen* accomplissent aussi des guérisons par les herbes et des purifications (*limpias, santiguaciones*). © Bernardo Caamal Itzá

Fig. 29. Le dieu Cháak dans le Codex de Dresde, page 62b. À gauche, Cháak sur un réservoir d'eau en forme de serpent ; à droite, Cháak portant sa hache et une torche allumée.

Fig. 30. Résurrection du Dieu du maïs par ses deux fils sur un plat de style codex (Boston, Museum of Fine Arts).

Fig. 31. *Wáay* sur un vase polychrome daté du 9.16.3.13.14 4 Ix 12 Kumk'u, 20 janvier 755 (Princeton, Art Museum).

Fig. 32. La date du 21 décembre 2012 en glyphes mayas, 13.0.0.0.0 4 Ajaw 3 K'ank'in (d'après *The Mayanist- El Mayista*).



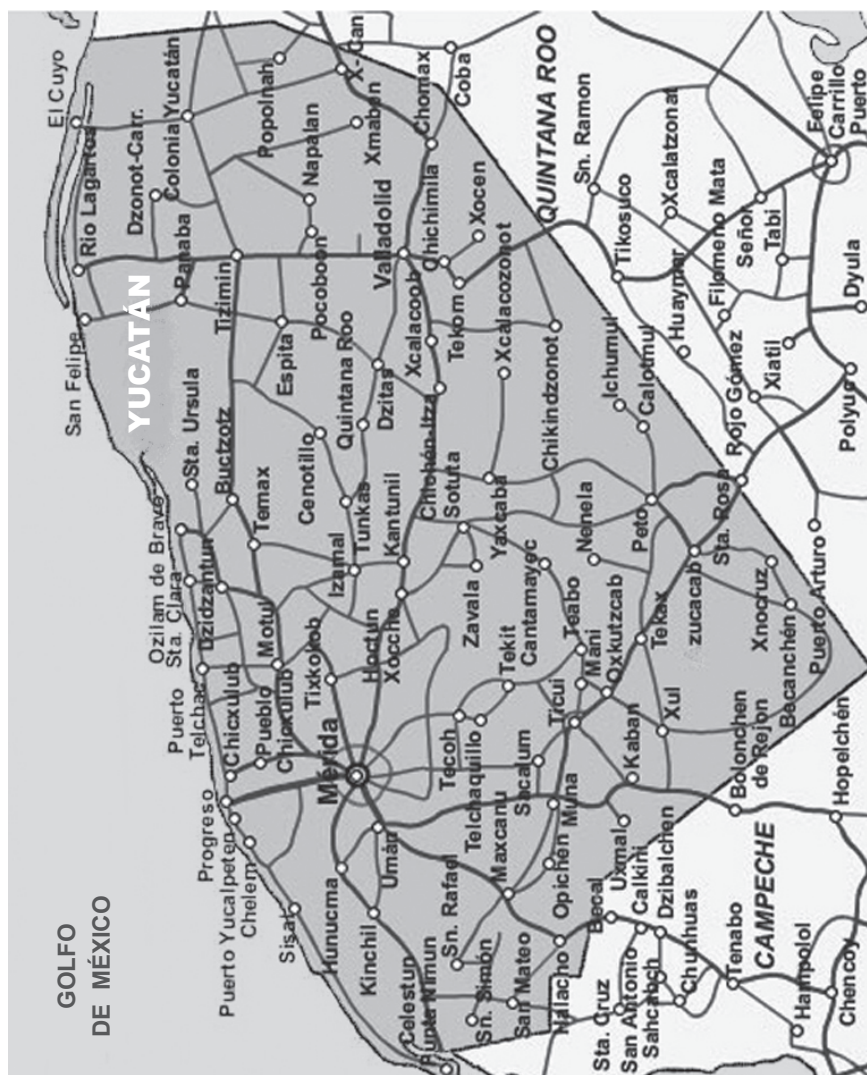


Table des matières

7	Prologue
15	La femme sans tête
19	La mystérieuse vieille du Mayab
22	La femme marquée par la mort
25	Porfiria marche sur les eaux
27	Comment enlever une verrue
29	Une belle femme-serpent
32	Les vents mauvais du Mayab
35	Le frère sans tête de l'ermitage
39	Jalousie et furie de <i>Yuum K'áax</i>
42	La véracité des songes
45	La nourriture des vipères
47	Le mystère des vipères
51	La plus grande guérisseuse du Sud
55	Une saveur de siècles
57	Simplicité d'un guérisseur de l'Est
59	Tuer une vipère
61	Compassion maya
63	Mon père allait être un <i>wáay</i>
67	Le taureau noir de Tabi
71	Le <i>jmeen</i> qui prit peur
75	Pillage à l'église de Tabi
79	La Vierge du <i>cenote</i>
83	L'agresseur des <i>alux</i>
85	Des <i>alux</i> à Uxmal

87	L' <i>ahux</i> qui a volé la voix d'une petite fille
91	Les seigneurs de la nuit
95	L'enseignement du <i>xooch'</i>
98	Notes de la traductrice
103	Une nouvelle aurore, par Nicole Genaille
127	Pour la lecture des passages en maya cités dans l'ouvrage
129	Bibliographie
134	Liste des illustrations
138	Cartes

Dans la collection « Versions françaises »

Curiosité, intérêt, admiration, attachement – tout lecteur a, un jour ou l'autre, éprouvé ces sentiments pour un texte qu'il lui semblait découvrir, réinventer, s'approprier. Ce texte est devenu le sien, celui qu'il voudrait lire et relire, éditer, traduire, annoter, présenter, commenter.

Rejoignant l'une des traditions les plus anciennes de l'École normale, ses élèves et anciens élèves, enseignants et chercheurs s'attachent ici à faire connaître « leur » texte, un auteur, une période, un mouvement d'idées, une forme d'écriture dont ils sont parfois devenus « spécialistes ». Texte important, souvent négligé, jamais traduit, inédit ou épuisé, indisponible.

Ainsi peuvent se redessiner, à partir de fragments divers, certains ensembles oubliés, et s'affirmer peu à peu la cohérence de ces « versions françaises ».

Collection fondée et dirigée par Lucie Marignac

Theodor W. ADORNO, *L'Actualité de la philosophie et autres essais*, édition de Jacques-Olivier Bégot, 2008, 102 pages.

Lou ANDREAS-SALOMÉ, *Le Diable et sa grand-mère*, édition de Pascale Hummel, 2005, 96 pages.

—, *L'Heure sans Dieu et autres histoires pour enfants*, édition de Pascale Hummel, 2006, 192 pages.

Pietro ARETINO, *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*, édition d'Elsa Kammerer, 2004, 232 pages.

Cesare BECCARIA, *Recherches concernant la nature du style*, édition de Bernard Pautrat, 2001, 216 pages.

Jeremy BENTHAM, *Garanties contre l'abus de pouvoir et autres écrits sur la liberté politique*, édition de Marie-Laure Leroy, 2001, 288 pages.

Tommaso CAMPANELLA, *Sur la mission de la France*, édition de Florence Plouchart-Cohn, 2005, 256 pages.

Le Conseil de la cloche et autres nouvelles grecques (1877-2008), édition de Stéphane Sawas, 2012, 202 pages

- Edmondo DE AMICIS, *Le Livre Cœur*, suivi de deux essais d'Umberto Eco, édition de Gilles Pécout, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, 2^e éd., 2005, 2^e tirage, 2011, 496 pages.
- Frederick DOUGLASS, Henry David THOREAU, *De l'esclavage en Amérique*, édition de François Specq, 2006, 208 pages.
- William E. B. DU BOIS, *Les Âmes du peuple noir*, édition de Magali Bessone, 2004, 344 pages.
- Konrad FIEDLER, *Sur l'origine de l'activité artistique*, édition de Danièle Cohn, 2008, 160 pages.
- , *Aphorismes*, édition de Danièle Cohn, 2013, 128 pages.
- Moderata FONTE, *Le Mérite des femmes*, édition de Frédérique Verrier, 2002, 272 pages.
- Margaret FULLER, *Des femmes en Amérique*, édition de François Specq, 2011, 116 pages.
- Nathaniel HAXTHORNE, *La Semblance du vivant. Contes d'images et d'effigies*, édition de Ronald Jenn et Bruno Monfort, 2010, 368 pages.
- Sarah Orne JEWETT, *Le Pays des sapins pointus et autres récits*, édition de Cécile Roudeau, 2004, 368 pages.
- Immanuel KANT, *Sur le mal radical dans la nature humaine*, édition de Frédéric Gain, texte allemand/français, 2^e éd., 2011, 176 pages.
- KANEKO Mitsuharu, *Histoire spirituelle du désespoir*, édition de Benoît Grévin, 2009, 272 pages.
- Le Lai du cor et Le Manteau mal taillé. *Les dessous de la Table ronde*, édition de Nathalie Koble, préface d'Emmanuèle Baumgartner, 2005, 184 pages.
- LU Xun, *Errances*, édition de Sebastian Veg, 2004, 360 pages.
- , *Cris*, édition de Sebastian Veg, 2010, 304 pages.
- Herman MELVILLE, *Derniers poèmes*, édition d'Agnès Derail et Bruno Monfort, avec la collaboration de Thomas Constantinesco, Marc Midan et Cécile Roudeau, préface de Philippe Jaworski, 2010, 224 pages.
- José ORTEGA Y GASSET, *L'Homme et les gens*, édition de François Géral, préface de Christian Baudelot, 2008, 278 pages.

- Friedrich VON SCHELLING, *De l'âme du monde*, édition de Stéphane Schmitt, 2007, 322 pages.
- Niccolò TOMMASEO, *Fidélité*, édition d'Aurélié Gendrat-Claudel, 2008, 272 pages.
- Henry David THOREAU, *Les Forêts du Maine*, édition de François Specq, 2004, 528 pages.
- Dorothy WORDSWORTH & William WORDSWORTH, *Voyage en Écosse. Journal et poèmes*, édition de Florence Gaillet, 2002, 384 pages.

Imprimerie Maury
N° d'impression :
Dépôt légal : septembre 2013